

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes.

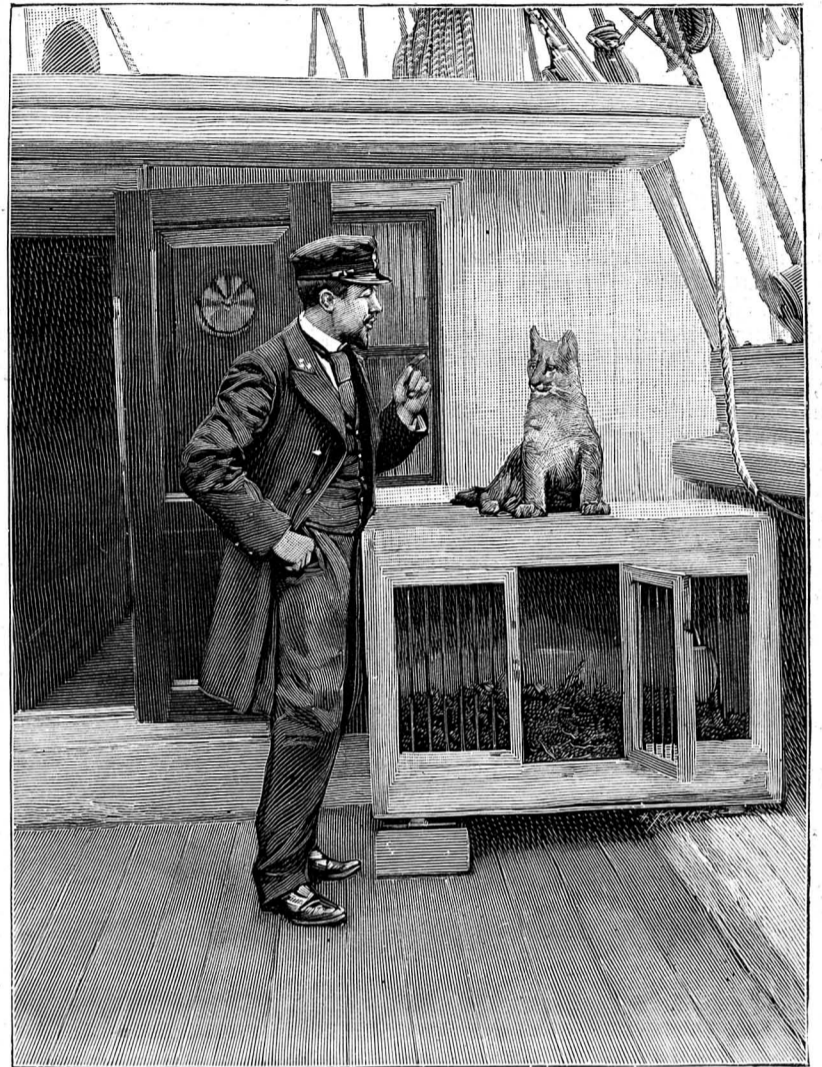
SAMEDI 11 NOVEMBRE 1899

57^e Année. — N^o 2959.

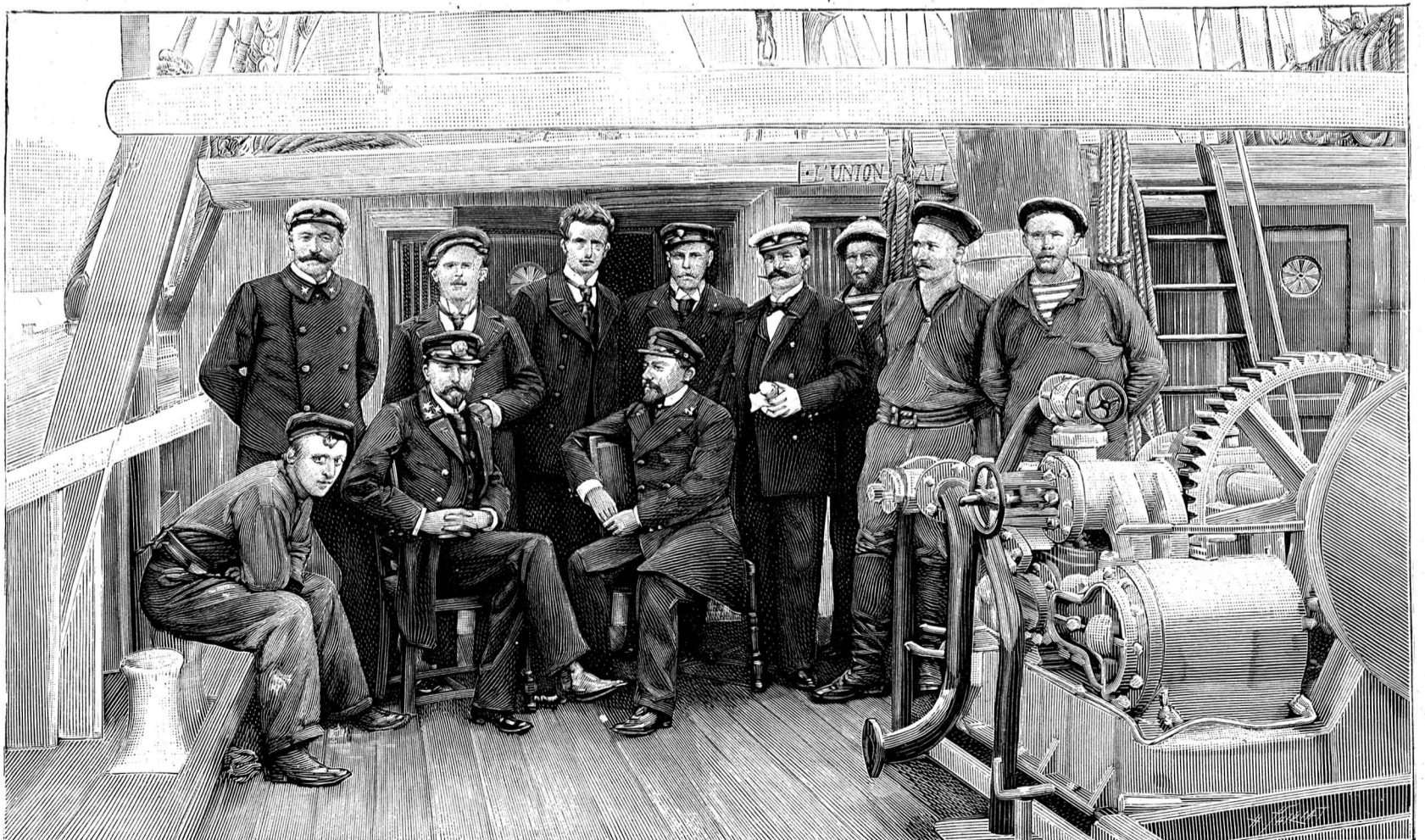
LE RETOUR DE L'EXPÉDITION BELGE DU POLE SUD.



M. de Gerlache sur la passerelle de la « Belgica ».



Le commandant Lecoq et sa lionne.



Les membres de la mission et l'équipage de la « Belgica ». — Phot. Meys. (Voir l'article, page 320.)

COURRIER DE PARIS

Si l'on a vingt-quatre heures pour maudire ses juges, il est bien naturel qu'on ait tout le temps d'une longue incarcération préventive pour les taquiner. C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant, et qu'on paye chèrement de sa liberté.

Ce droit, les accusés de la Haute-Cour, présentement sur la sellette, ne se sont pas fait faute de l'exercer. L'un d'eux, par exemple, qui, sous les apparences d'un sombre conspirateur, cache la fantaisie d'un joyeux fumiste, a imaginé la « scie de l'artilleur ». Au moment de son arrestation, M. Dubuc accomplissait dans un régiment d'artillerie ses vingt-huit jours de réserviste. Naturellement, il portait l'uniforme de canonnier de deuxième classe. L'avait-il endossé avec enthousiasme ou avec résignation? Je l'ignore; mais il est permis de présumer, sans offenser son patriotisme, que, au terme de sa période, si un fâcheux incident n'en était venu interrompre le cours normal, son premier soin eût été de dépouiller le harnais militaire. Or, depuis son emprisonnement, M. Dubuc n'a plus voulu quitter ce harnais; artilleur, on l'avait arrêté; artilleur, il entendait rester, d'abord pour... ennuyer M. Bérenger, pendant l'instruction; puis pour étonner la galerie, au grand jour des audiences publiques; car un peu de coquetterie, je le soupçonne, n'était pas étrangère à cette résolution. Dans un groupe d'accusés de qualité, arborer seul le costume guerrier aux yeux des charmantes spectatrices, offrir un point de mire à leurs lorgnettes, deviner leurs chuchotements curieux : « Parfaitement, Madame... celui qui est en artilleur... » avouons-le, il y a là de quoi flatter la vanité masculine.

Malheureusement, la rigide justice de la Haute-Cour ne s'est pas prêtée à cette prétention : sur son ordre, de serviles geôliers, abusant du sommeil du prisonnier, lui ont sournoisement soustrait dolman, pantalon et képi d'ordonnance pour y substituer un vulgaire « complet » de civil. Terrible réveil, grande colère de M. Dubuc, refus péremptoire de revêtir ces « frusques » odieuses : « Allez dire à votre maître... »

Bref, l'artilleur récalcitrant invoquait la légalité, arguant du droit qu'a tout prévenu de s'habiller à sa guise, menaçant, tant qu'on ne lui céderait pas, de se confiner dans son lit, dont il ferait un petit *Fort-Chabrol*.

M. Dubuc n'avait oublié qu'un point, c'est que ses vingt-huit jours étaient terminés depuis plusieurs semaines et que, conséquemment, hors du service, le port de l'uniforme devenait délictueux. Cette restriction, d'ailleurs, laissait encore une belle marge à sa fantaisie : il pouvait adopter à son gré, entre cent autres, le costume de Pierrot, celui de mousquetaire, celui d'Arabe de Pontarlier (tel l'ex-député Grenier), celui de conspirateur de la *Fille de Madame Angot*...

Il a dédaigné cette revanche; c'est dommage.

J'ai failli me réveiller préfet! Oh! cela a tenu à peu de chose et, quoiqu'il s'agisse en fait d'une préfecture *in partibus*, ma déception a été grande de voir s'évanouir un rêve que je n'avais pas formé. Je n'étais peut-être pas l'homme de la fonction — les Anglais disent : *The right man in the right place* — mais j'appartiens à une famille où ces fonctions sont quasiment héréditaires. Quelques biens au soleil, l'habitude d'aller à la messe le dimanche, une habitation rurale relevée de quelques tourelles, que faut-il de plus pour inspirer confiance et respect à tout un département, et surtout pour gérer ses affaires?

Tout cela je l'avais : ajoutez que je jouis du privilège singulier de ne m'être jamais occupé ni de politique ni d'administration, j'étais donc tout désigné. Comment se fait-il que mon nom ne figure pas sur la liste de M. Buffet? Tout simplement parce que je n'« habite pas le département ». Et dire que ce détail insignifiant me coûte une préfecture et peut-être l'honneur d'être compris dans le procès de la Haute-Cour! Ce n'est vraiment pas de chance. Les journaux ont publié le nom de mon « remplaçant ». C'est un homme honorable, étranger comme moi aux affaires et à nos querelles politiques. La vérité m'oblige à déclarer que, le cas échéant, il ferait excellente figure de préfet.

A tout bien examiner, je ne lui en veux pas d'avoir pris ma place, d'autant qu'il passera probablement beaucoup d'eau sous les ponts, avant qu'il ne soit appelé à élarger au budget.

Décidément, la fréquence des accidents de chemins de fer devient inquiétante. Le plus récent compte parmi les victimes un député fort connu; comptons donc sur une belle interpellation, à la prochaine rentrée des Chambres. L'honorable M. Cunéo d'Ornano sera-t-il rétabli en temps utile? Nous le souhaitons vivement; car personne ne serait mieux qualifié que lui pour porter à la tribune les doléances des pauvres voyageurs mis en capitolade. Mais à quoi servent les interpellations, les enquêtes, les circulaires ministérielles? Les Compagnies n'en font qu'à leur tête et la sécurité du public est le cadet de leurs soucis.

— Si j'étais le gouvernement, disait sentencieusement, l'autre jour, X..., bureaucrate correct, je tiendrais la main à la stricte exécution du cahier des charges.

— Et moi, s'écria M. Mouton, bon bourgeois de Paris, si j'étais le gouvernement, j'inviterais les administrateurs des Compagnies, leurs ingénieurs et leurs principaux agents à monter dans un train spécial lancé à toute vitesse, sous la conduite du ministre des travaux publics remplissant l'office de mécanicien.

— Mais ce serait courir à une épouvantable catastrophe!

— Justement, conclut le doux M. Mouton, la bouche crispée par un rictus féroce, ça servirait peut-être de leçon.

Et, comme si ce n'était pas assez des méfaits de la traction mécanique, voilà que les omnibus eux-mêmes, nos placides omnibus, champions du poids lourd et de la petite vitesse, se mettent de la partie, comme s'ils se piquaient d'honneur : ils se tamponnent, ils se télescopent au milieu des rues, réduisant en salade les voyageurs de l'intérieur et semant sur les trottoirs ceux de l'impériale.

Toujours pleine de sollicitude pour le public, la Compagnie va, dit-on, créer une nouvelle espèce de correspondance, — la correspondance pour les pharmacies et les hôpitaux. C'est, en effet, une institution humanitaire dont les « progrès » de la locomotion imposent la nécessité.

La campagne si vivement engagée contre l'administration de la Comédie-Française aura-t-elle pour effet, comme on l'annonce, de rendre plus rares les déplacements de messieurs les sociétaires en province et à l'étranger? C'est possible; mais au risque d'indigner certains intransigeants défenseurs du décret de Moscou, j'avoue ne pas très bien saisir l'intérêt capital d'une réforme qui consiste à condamner la Comédie-Française à « rester chez elle », comme M. Chouffleury, avec défense d'en sortir.

Il faut être logique cependant. Quand les gros messieurs de la Maison sont là, on leur reproche d'accaparer les rôles, et d'empêcher les jeunes talents de se former; et dès qu'ils vont se promener, laissant aux jeunes les rôles qu'ils convoitent, on leur reproche de ne plus être là!

En fait, il ne me semble pas mauvais que nos chefs-d'œuvre dramatiques soient ainsi proménés, et interprétés par les plus notoires de nos artistes, devant des auditoires où plus d'un spectateur ne connaîtra jamais la pièce qu'on lui joue et le comédien qui la lui joue que pour les avoir entendus et acclamés sur la scène de sa petite ville. N'y a-t-il pas dans cette propagande-là un service rendu à l'art lui-même, et au pays où il s'est formé?

Dernièrement, M. Mounet-Sully remportait à Athènes les plus éclatants succès de sa carrière. Pense-t-on que ces victoires-là n'aient pas leur répercussion sur la fortune et le prestige de la maison à laquelle M. Mounet-Sully appartient?

Rappelez-vous les tournées triomphales de M. Coquelin dans l'Amérique du Sud, à l'époque où il appartenait encore à la Comédie-Française.

Hier encore on acclamait M^{me} Sarah-Bernhardt à Venise, et Guillaume II applaudissait M^{me} Réjane à Berlin et le prince de Hohenlohe Coquelin cadet à Strasbourg. On ne peut nier que ce ne soient là des incidents très honorables pour l'art français. Et alors, s'il est souhaitable que des succès de ce genre se renouvellent le plus souvent possible, n'y a-t-il pas quelque illogisme à décider que les seuls comédiens à qui il convienne d'interdire ces succès-là seront précisément les comédiens du Théâtre Français? Ce serait, en ce cas, un étrange « privilège » que le leur!

Des correspondances du Brésil nous informent qu'un « guérisseur » est en train d'y révolutionner les esprits, mais celui-là n'est pas un zouave (comme notre Jacob!) c'est un ingénieur qui répond au nom euphonique d'Eduardo Silva.

Son traitement, paraît-il, consiste à appuyer légèrement la main sur l'organe affecté, sans chercher à hypnotiser le malade, ni à l'endormir. Et c'est tout. Et l'on cite des cures extraordinaires. Et Rio est en émoi.

Enigmatiques et admirables effets de la crédulité, de l'autosuggestion, de la *foi*!

J'eus l'occasion de les constater il y a quelques années, dans la maison même du grand homme dont on va inaugurer ces jours-ci, à Port-Saïd, la statue monumentale.

M. de Lesseps avait reçu la visite d'un jeune « médecin » (?) américain qui avait promis de lui rendre l'usage de ses jambes, en communiquant au vieillard paralytique *la volonté* de marcher. J'assistai à l'une de ces expériences; et je n'oublierai jamais la joie et l'émotion de cette famille, quand, lentement, sur un signe du mystérieux docteur, le pauvre « Grand Français » se leva de son fauteuil, et fit le tour de sa chambre, avec un sourire d'extase qui était poignant...

Quelques semaines plus tard, Lesseps mourait. Qu'est devenu son « guérisseur »? Il serait curieux de savoir si c'est lui qui opère au Brésil, à cette heure, sous le nom de Silva?

Une façon spirituelle de se tirer d'affaire dans un cas difficile.

On sait combien la mémoire des noms propres est fugace et capricieuse. Un monsieur vous aborde en donnant les marques du vif plaisir qu'il ressent à vous rencontrer.

— Comment va, cher ami? Il y a un siècle que je ne vous ai vu.

Il aurait pu dire : « Que je ne t'ai vu », vous ne seriez pas plus avancé. Vous le reconnaissez très bien, cependant; vous vous rappelez même qu'il est marié, père de famille; au besoin, vous pourriez préciser et lui demander des nouvelles de son « petit Georges » car le nom de l'enfant vous revient. Mais quant à dire le nom du papa, impossible!

J'ai assisté l'autre jour à une scène de ce genre, aux Champs-Élysées. Le héros est un membre de l'Institut, fort spirituel, mais atteint malheureusement de cette amnésie des noms de famille, au point d'en oublier le sien propre. Comme il causait depuis une demi-heure avec un promeneur qui l'avait accosté, en faisant de vains efforts pour identifier son interlocuteur, une dame vint à passer qu'il salua d'un grand coup de chapeau.

— Comment, vous connaissez la comtesse de X...? présentez-moi, je vous en prie...

— Mais... avec plaisir.

Et notre Immortel s'approcha gravement de la dame.

— Comtesse, dit-il, en souriant avec grâce, permettez-moi de vous présenter mon excellent ami... à qui je veux laisser le plaisir de vous apprendre son nom.

Et il s'éloigna sans plus attendre, grommelant entre ses dents : « Qu'est-ce que c'est que cet animal-là? »

On se bat ferme dans le Sud-Africain; et ce qu'il y a de plus triste, c'est que les belligérants sont quasi de même race et tout à fait de même religion. Les horions s'administrent entre deux lectures de la Bible, sous l'œil étonné des populations primitives qu'on s'est donné pour mission de civiliser. Et tout cela pour quelques champs que les uns ont défrichés et dont les autres voudraient s'emparer, depuis qu'on en sait la fertilité. Cette terre étrange donne, en effet, des récoltes d'or massif; mais ce ne semble pas être une excuse suffisante, même dans l'état « avancé » de notre civilisation, puisque d'un bout de l'Europe à l'autre, on crie : Au voleur!

Les Anglais, qui supportent avec beaucoup de dignité leurs revers, sont un peuple très fort. Peut-être étonneront-ils le monde en saisissant l'occasion d'un premier succès de leurs armes pour arrêter une guerre sans gloire qui fait le scandale des nations civilisées. Ils n'ont même pas attendu un sourire de la fortune pour traiter après Majouba. Chacun sait bien qu'ils peuvent venir à bout d'une poignée de Boërs; est-il nécessaire de les exterminer jusqu'au dernier pour affirmer cette supériorité? Nous voulons croire encore que, pénétrés du sentiment de leur force matérielle, ils retrouveront assez de force morale pour donner au dix-neuvième siècle expirant un bel exemple de mansuétude et de respect du droit des faibles.

« Le plus beau feu d'artifice est d'être magnanime », a écrit Belmontet, l'immortel poète du second Empire.

LES PLUMES DU JARS

A Guillaume de Gayffier.

Ce jour-là, Bernard Chaussade, cultivateur à Meilhards, s'arrêta devant la maison de son puiné, Gabriel (on dit en patois Grabissou), cultivateur comme lui.

La maison au toit d'albardeaux, hors du bourg et à portée de fusil de la forêt, dominait un escarpement fleuri de genêts et d'ajoncs.

On était en mars. Dans les grands mélèzes, à la lisière du bois, les geais bataillaient avec les pies. Un fin soleil argentait le tronc des bouleaux, mettait dans la bruyère roussie comme des coulées de bronze en fusion.

Assis à leur seuil, sur des escabeaux de chêne brut, Grabissou et sa femme plumaient les oies — les aoussas, — ainsi qu'il est de tradition en Limousin, à cette époque de l'année. Les pauvres palmipèdes, penauds et frileux, contemplaient d'un petit œil rose ahuri leur jabot sans duvet ou faisaient claquer un bec inquiet sur leur col dégarni. Quelques-uns, plus honteux, cherchant le remède à ce mal inconnu, allongés dans l'eau croupie des fossés, se plastronnaient de boue en de lents barbotages.

— Je viens, dit Bernard, pour l'affaire de nos vieux. J'ai eu discussion avec le notaire ce matin. Comme les parents sont dans la misère et dans l'incapacité de travailler, nous leur devons les aliments tout à l'heure, sinon ils trouveraient des raisons pour réclamer contre nous en justice.

— Ouais! répliqua le puiné, je n'aurais point cru ces choses-là possibles. Alors, il ne suffit plus que je nourrisse ma marmaille?... Es-tu sûr, Bernardou, que le notaire ne nous bâille point là quelque tricherie?...

— Il m'a montré la loi... article 205... Et puis, il a fait comme ça... « Faut être juste, Chaussade. « Vos parents vous ont élevés, votre frère et vous... « Vous êtes établis l'un et l'autre... Ils se sont « donné pour vous bien du mal sur terre et ont « peiné vaillamment pendant cinquante ans... »

— Chacun vit pour peiner, à la vie de ce monde, interrompit la femme de Grabissou en tassant le duvet dans une benne d'écorce.

— C'est ennuyeux, mais c'est comme ça, mon pauvre Grabissou... La mère aura soixante-quinze ans à la Saint-Jean; le père en a soixante-dix... Ils ne nous dureront point longtemps à charge... J'ai marchandé jusqu'à trois écus contre le notaire. Avec trois écus par mois, de chacun de nous, les vieux nous tiendraient quittes et mourraient tranquillement...

Grabissou sursauta :

— Trois écus au mois!... Dix pistoles et huit francs à l'an!... Perds-tu l'idée, Bernardou?...

— Autant vendre notre bien tout de suite! ajouta la femme sèchement.

L'ainé fit un calcul mental, puis répliqua :

— Nous les laisserons plaider, si tu préfères... Mais, devant le juge, ils demanderont davantage... et nous paierons des frais en plus.

— Plaidons quand même... C'est toujours du temps qu'on gagne... Un des vieux peut mourir dans le moment...

Il y eut un silence. Grabissou, d'un tour de main brutal, tira sur le cou d'une « aoussa » rebelle. L'ainé allumait sa pipe et, songeur, regardait les anneaux de fumée monter dans l'air limpide.

— Écoute, fit enfin Grabissou... La loi est la loi, je le sais... Mais qu'est-ce qu'elle dit, la loi?...

— Elle dit que nous devons les aliments aux vieux...

— Les aliments, ce n'est point de la monnaie sonnante... Ce n'est point dix pistoles et huit francs à l'an...

— En effet, répliqua Bernard, attentif.

— On aurait meilleur compte chacun à loger et nourrir un des parents, leur vie durant...

— Et puis, observa la femme, on les emploierait à de petits travaux... Malgré l'âge, ils sont capables tout de même de gauler la châtaigne ou de mener les bêtes à laine sur la lande.

— En effet! répéta encore Bernard... Les pauvres vieux n'ont guère de malice au fond, ni d'exigences. Avec des gentillesse, on leur ferait accepter ça plutôt que tout le tracé d'un procès.

— Tu prendras le père...

— Pourquoi que ce serait à moi de prendre le père?...

— Parce que tu es l'ainé, donc!

— Je ne l'entends point ainsi. Je serais trop

désavantagé... Le père a cinq ans de moins que la mère... Il mourra le dernier...

— Oui, mais les vieilles, passé cet âge-là, ça devient très résistant, très coriace... on en voit qui vont à nonante ans et même plus.

— Tu oublies que la mère a une maladie de cœur... Elle peut tourner à trépas demain sur une émotion.

— Le père n'est pas bien gaillard, lui non plus... Il faut compter avec sa hernie.

— Tu sais que la mère ne s'accorde guère avec ta bourgeoise...

— Prends le père, que je dis... Tu es l'ainé... Il te revient de droit.

— Grabissou, je sens que tu cherches tout à l'heure de la déloyauté avec ton frère... C'est mal à toi, Grabissou... Tu veux que je garde une charge après que toi tu n'en auras plus... Je prendrai la mère ou rien...

— Tirons nos lots au sort... Comme ça, il n'y aura plus de jaloux... plus d'injustice... Est-ce accepté?...

Grabissou leva la main droite pour pactiser. L'ainé, indécis, aspirait par petites bouffées dans sa pipe à demi éteinte.

— Avec le sort, continua l'autre, on clot toutes les contestations. Tope-là!... tope donc, Bernardou!...

Après une dernière hésitation de l'ainé, les deux mains s'empaumèrent bruyamment. Le marché était conclu. D'avance on s'en remettait à la désignation du sort. La femme de Grabissou arracha de l'aile d'un jars deux plumes de même couleur, dissimulant les barbes entre ses doigts allongés, ne présentant à Bernard que la pointe des tuyaux, égaux d'aspect et encore teintés d'une gouttelette de sang.

— A la plus longue plume échoira le père.

Chaussade l'ainé, les paupières clignotantes, fouillait de l'œil sous les doigts serrés, cherchant à d'imperceptibles indices la longueur présumée des plumes... Enfin, résolument, il tira sur l'une des pointes, celle où la gouttelette rouge semblait plus menue... Le choix était sans appel. On mesura les deux pennes.

— Tu as la courte, fit aigrement Grabissou... La mère t'échoit... C'est de la chance... J'aurais dû tirer avant toi...

D'un geste de dépit, le cadet froissa les pennes du jars, les lança vers le fossé vaseux.

— Chez nous, ajouta-t-il, on tient parole... malgré tout... Je nourrirai le père au restant de ses années.

— J'ai idée, Grabissou, que c'est pourtant à toi le meilleur lot. Je me souviens tout à l'heure que la somnambule annonça jadis à la mère qu'elle serait veuve... Mais je n'ai pas l'âme bilieuse, ni rancuneuse... Je tue le porc le mois prochain, avant Pâques... Il y aura un beau quartier pour le père et pour toi. Bonsoir, Grabissou!... apprête-toi à recevoir le père demain.

Sous les « gentillesse » des fils et des brus, — ainsi que Bernard l'avait supputé, — les parents acceptèrent la transaction pour leurs vieux jours.

En retournant le fumier d'une charrière, le père Chaussade, vers la mi-septembre, aggrava sa hernie et, par manque de soins, trépassa.

Or, moins de quinze jours après qu'on l'eût mis en terre, un dimanche, comme la mère, sortant de vêpres, rentrait à la maison de l'ainé, celui-ci, qui avait un peu bu, lui dit :

— Monte avec moi chez Grabissou... Il faut que je l'entretienne de nos affaires d'ici.

La vieille obéit et, toute branlante sous sa capeline de deuil, suivit l'ainé dont les souliers cloutés tapaient lourdement la chaussée. Ils quittèrent le bourg, gravirent le gaoulier (1) qui contourne la pente de genêts et d'ajoncs.

— Bonjour, la mère!... Bonjour, Bernardou! Me voilà bien contenté de votre visite!... fit d'une voix méfiante Grabissou qui était seul à ce moment dans le logis.

On assit la mère près du cantou (2) sans feu, sur la caisse au sel.

Bernard parla d'abord des regains qui sortaient peu drus... une semaine de pluie pouvait encore tout sauver... Mais les présages étaient à la sécheresse. Grabissou, aussitôt, annonça que son beau verrat, acheté, en août, à la foire de Chamberet devenait ladre... Une perte nette de trente écus...

— Frère, dit alors l'ainé, je veux te causer sérieusement. Le père est mort... La mère me reste... J'ai

(1) Chemin raviné.

(2) Foyer de la cheminée.

un fardeau et tu n'en as plus... Ça n'est point chose d'équité. Tu dois m'aider dans les aliments de la mère... Je ne serai point avareux... Donne-moi cinq pistoles de l'an et je la garderai.

— Nous avons tiré aux plumes de jars... Tu as eu la mère, moi le père... J'ai tenu mon engagement... Je ne dois plus rien...

— Le notaire prétend que l'engagement est nul... La loi n'admet point le jeu...

— Réponds de ma part au notaire qu'il est un voleur. Moi, je suis un honnête homme, un homme de bonne foi... Et puis, nourrir ses parents, est-ce du jeu, ça?...

— Je te poursuivrai, comme dit le notaire, pour ta part contributive.

— Je ne paierai point un liard, n... de D... Je suis libéré.

— Tu ne comptes point que je t'ai donné dix côtes de cochon aux Pâques dernières, frère sans cœur!...

La veuve intervint doucement :

— Ne vous irritez point, mes gars!... Je serai satisfaite de si peu!...

— Il faut que tu m'aides... Je n'aurai point de regain à cet automne.

— Mon verrat est ladre...

Grabissou s'exaltait :

— Toi, Bernardou, tu as tort de faire le faraud. Tu espérais la mère en lot et tu as triché... Je t'espionnais par côté... Tu pensais qu'elle s'en irait à trépas avant le père...

— Quoi que tu dis là? interrompit l'ainé, rageant.

— En tirant aux plumes de jars, tu as filouté... tu voyais où était la plus courte...

— Tu veux donc recevoir des coups ce soir, Grabissou, que tu m'accuses de filouterie? interrompit Bernard dont le visage, lentement, se congestionnait.

En même temps, l'ainé décrochait un couperet suspendu à la muraille. Grabissou brandit un des escabeaux de chêne.

— Mes fils!... mes fils!... ne vous bataillez point!... gémissait la veuve, suppliante...

Grabissou hurlait :

— Tu m'as fraudé à l'époque... Tu veux me frauder aujourd'hui... Tu n'es qu'un galvaudeux... un rien du tout.

L'escabeau vola par-dessus la tête de l'ainé. Le couperet lancé siffla, s'amortit dans une pile de bennes. Un grand cri retentit.

Les deux hommes se détournèrent. La veuve tout debout, le visage convulsé, crispait ses mains contre sa poitrine comme pour comprimer une blessure interne. Elle ferma les yeux, chancela, s'affala, sans un cri, le front en avant, sur la dalle lisse...

... ..
— C'est son cœur qui était malade et qui se sera rompu, à l'émotion, fit le second des Chaussade... Te voilà quitte comme moi... Mais tout de même, Bernardou, pour avoir fait mourir ainsi la pauvre vieille, il faut que tu n'aies guère, dans l'âme, de sentiment!...

REMY SAINT-MAURICE.

NOTES ET IMPRESSIONS

Quand je vais dans un pays, je m'inquiète moins de savoir quelles sont les lois que de savoir si elles sont appliquées.

MONTESQUIEU.

Les militaires comptent trop sur la force et les hommes politiques sur l'habileté.

(Pensées d'automne.) ACHILLE TOURNIER.

Démocratie, médiocratie.

(Ibid.) ACHILLE TOURNIER.

Pour un pays les alliances ne valent que ce que vaut son gouvernement.

G. VALBERT.

Le mariage est une pièce à deux personnages dont chacun n'étudie qu'un rôle, celui de l'autre.

OCTAVE FEUILLET.

Il est bon de laisser vivre des fleurs dans les ruines de notre passé.

MICHEL PROVINS.

Le devoir accompli est, comme toute victoire, d'autant plus glorieux qu'il a plus coûté.

Il n'y a encore qu'une chose pour paraître jeune, c'est de l'être.

G.-M. VALTOUR.



M. F. DE BÉHAGLE
Photographie Pierre Petit et fils.



L'administrateur BRETONNET
Ancien lieutenant de vaisseau.



Le capitaine S. BRAUN
De l'artillerie de marine.

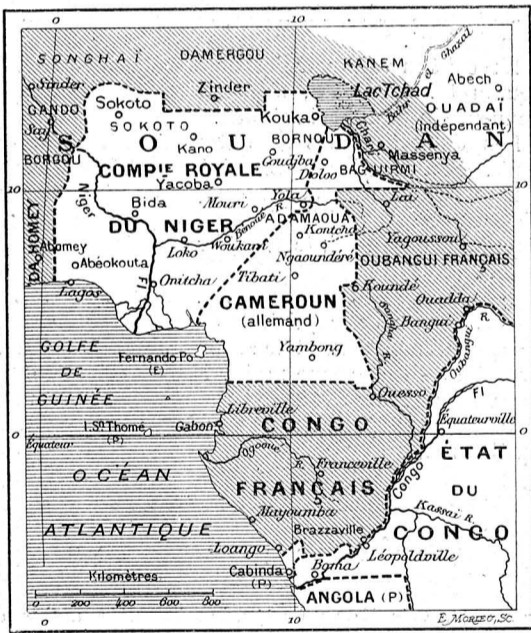
DRAMES AFRICAINS

DERNIERS JOURS DE LA MISSION DE BÉHAGLE
AU BAGUIRMI

On disait que la période héroïque de l'exploration africaine était close. La voilà ouverte. Sans parler des victimes du drame Voulet-Klobb, d'un caractère tout particulier, voilà que le martyrologe africain, déjà si long, vient de s'allonger encore. Nous avons appris, coup sur coup, la mort tragique de M. de Béhagle, explorateur commercial dirigeant une mission privée, et le massacre de la mission officielle que commandait M. l'administrateur Bretonnet. Ces sanglants épisodes ont eu tous deux pour théâtre la région du lac Tchad et de son affluent le Chari, région où s'exerçait toute notre activité, depuis l'échec de notre politique africaine du côté du Nil.

C'est de ces pays que revient M. Pierre Prins, ex-résident de France au Baguirmi, rentré à Paris ces jours derniers. C'est lui qui a annoncé la mort de M. de Béhagle, tombé aux mains de Rabah. Il rapporte de là-bas le premier et probablement l'unique témoignage. Nous le lui avons demandé.

Son récit demande quelques explications préalables.



Carte des zones d'influence dans la région du Tchad.
(La zone française est indiquée par un grisé.)

La mission scientifique et commerciale de Béhagle était parvenue en juillet 1898 au Baguirmi. Là, elle commença par préparer, sous les auspices de notre résident, M. Prins, sa marche vers le Ouadaï. Mais les événements politiques survenus dans ce pays dans le courant du mois de novembre de la même année mort du sultan Yusuff et troubles causés par l'élévation au trône d'un de ses fils obligèrent M. de Béhagle à tourner ses vues vers une autre région. Le malheur voulut qu'il choisit le Bornou, tombé sous la domination de l'usurpateur Rabah, alors que la voie du Kanem (à l'est du Tchad) était toujours ouverte. Poussé par la certitude d'un accueil favorable, il quitta donc Kouno, siège de notre résidence depuis que le sultan du Baguirmi, sur les conseils de M. Prins, avait abandonné sa capitale Massenya, devant les menaces d'invasion du tyran du Bornou, pour se réfugier à une dizaine de jours de marche de notre poste de Gribingui. M. Prins accompagna l'explorateur jusqu'à Klassem. Ne pouvant se résoudre à laisser M. de Béhagle partir à l'aventure, il prit sur lui d'aller tenter une reconnaissance. Avec une chaloupe d'acier, il descendit le Chari jusqu'à Fadji. Il fut accueilli par une grêle de balles; le siège sur lequel il était assis fut fracassé sous lui. Il n'y avait qu'à rebrousser chemin pour avertir M. de Béhagle. Mais celui-ci n'écoula rien et poussé par une sorte de fatalité, alla

se mettre de lui-même entre les mains du trop fameux assassin de Crampel.

Mais nous laissons ici M. Prins continuer l'exposé des faits :

Le 13 mars 1899, par une matinée africaine superbe et calme, à Klassem, ville frontière du Baguirmi et des Etats de Rabah, sur la rive droite du Chari, de Béhagle et moi faisons nos derniers préparatifs de séparation.

La veille, cette résolution avait été le final d'un long duel d'arguments contraires. L'espoir d'un effort désespérément aventureux, lui facilitant l'entrée en relations avec Rabah, avait été suffisamment puissant pour l'aveugler sur les sentiments réels de ce fanatique. Les balles dont ma balcière portait les traces dans sa coque d'acier et dans sa voilure, les conseils dictés par une expérience chèrement acquise, n'avaient qu'exaspéré sa volonté impatiente de tout joug. A quelques jours de là, avant la pointe d'avant-garde poussée jusqu'à Fadji, près de Goulfey, autant pour m'assurer une fois de plus de l'accueil qui lui était réservé, que pour sonder les populations baguirmiennes soumises à Rabah, il désirait seulement; maintenant il exigeait.

J'étais définitivement vaincu; et à ce moment même, en y pensant bien, qui sait si ma conviction ne fut pas un peu ébranlée?

... Nos deux tentes sont encore dressées au milieu des ruines du Klassem baguirmien. Les six chevaux que j'ai fournis aux six hommes d'escorte de Béhagle tombent avidement, à travers les monceaux de briques écroulées des murailles, quelques maigres brindilles échappées à l'incendie allumé la veille sur mon ordre pour dégager nos approches. Nous sommes au sommet d'une berge naturelle de 8 mètres. A nos pieds coule le puissant et mystérieux Chari, large en cet endroit de plus d'un kilomètre. Sur sa rive gauche, on aperçoit le Klassem bornouan, occupé par quelques rares pêcheurs et tisserands qui vivent dans de pauvres cases en paille de sorgho.

Au loin, les îles de sable blanc se succèdent, étincelantes, mobiles presque sous les vibrations aériennes qui montent du sol surchauffé.

Une antilope, un phacochère, quelques pintades, tués la veille, sont fraternellement partagés entre mes vingt hommes et les siens. Mais le mil, base de l'alimentation, manque complètement; et c'est une raison de plus pour de Béhagle de gagner le plus rapidement possible le confluent du Logon et du Chari, à la hauteur de Kousseri, ville fortifiée considérable d'où il espère tirer des vivres en échange des quelques marchandises qu'il emporte. A Kousseri également il fera porter un courrier et des cadeaux destinés au conquérant redouté.

A cet instant, un émissaire musulman nous est signalé par les factionnaires. On l'introduit. Il nous donne une lettre, nous invitant à nous porter en avant, de la part d'Otman, gouverneur de Logone et de Kousseri. Et l'envoyé, très prolix, de cette sorte que les Musulmans qualifient de *langue de miel*, nous vante les soins dont nous pourrions alors être l'objet, et la joie que son maître, le même qui m'écrivit une lettre de regrets après que j'eus repoussé vigoureusement une attaque de ses gens, aura de notre entrée en relations directes... Le vent est aux malheurs, décidément; bien que mon rôle soit terminé, je tente un nouvel effort, obligeant le fourbe par mes questions embarrassantes à se troubler, et de noir brillant qu'il est à devenir couleur de suie mate, indice de mensonge flagrant. Mais de Béhagle rompt brusquement l'interrogatoire, presse ses gens, rassemble ses chevaux, selle en hâte et sur un dernier serrement de mains tourne bride vers le Nord, hypnotisé, aveugle, sourd.

Je ne puis me décider à regagner le Sud, mon poste, ce jour même. J'attends, j'espère vaguement le bienfaisant incident qui gît quelquefois au fond des pires catastrophes; j'aime à me représenter un retour subit de cet homme dont j'ai pu apprécier, au travers les ronces du caractère, les puissantes qualités d'action, l'optique si personnelle, l'énergie soutenue, alors même qu'il se savait misérablement abandonné par ceux qui étaient directement chargés de le ravitailler. Mais la nuit vient

qui n'apporte que du silence dans le mystère, le vide et la fièvre.

Au petit jour, je donne l'ordre d'embarquer et mes vingt Sénégalais, si braves à certaines heures, dont quelques coups de fusil ont mis en déroute un jour plus de deux cents hommes, obéissent avec une hâte qui est pour moi le plus sûr indice d'une préoccupation profonde, d'une crainte irraisonnée, animale.

Le mois n'était pas terminé que j'apprenais de source sûre que de Béhagle, sous la garde de Niébbé, fils de Rabah, était dans le voisinage de Dikoa, sa capitale, tenu en suspicion, presque sans vivres et sans marchandises.

Juillet m'apportait la nouvelle de sa mort, suivie de la marche rapide, d'une extrémité à l'autre du Baguirmi, de l'armée de Rabah, attendue de pied ferme par l'administrateur Bretonnet, le capitaine Braun, le lieutenant Durand-Autier, le maréchal-des-logis Martin, quarante Sénégalais et deux canons de bronze, sur la montagne de Togbao, un des rares sommets rocheux qui jalonnent les immensités plates du Baguirmi.

A cette heure même, ignorant cet arrêt de la retraite dans laquelle j'entraînais, depuis une année, le Sultan et son peuple, le Commissaire du gouvernement Gentil, le chef éprouvé de la première mission du Tchad, à la tête d'une petite armée, arrivait à Gribingui, dix jours plus au Sud, — pendant que je reprenais le chemin du pays natal, après un séjour de plus de quatre années en ces régions qui allaient être, un mois plus tard, si terriblement ensanglantées.

PIERRE PRINS.

Ex résident de France au Baguirmi
et près Sénoussi, sultan du Bar Rounga.

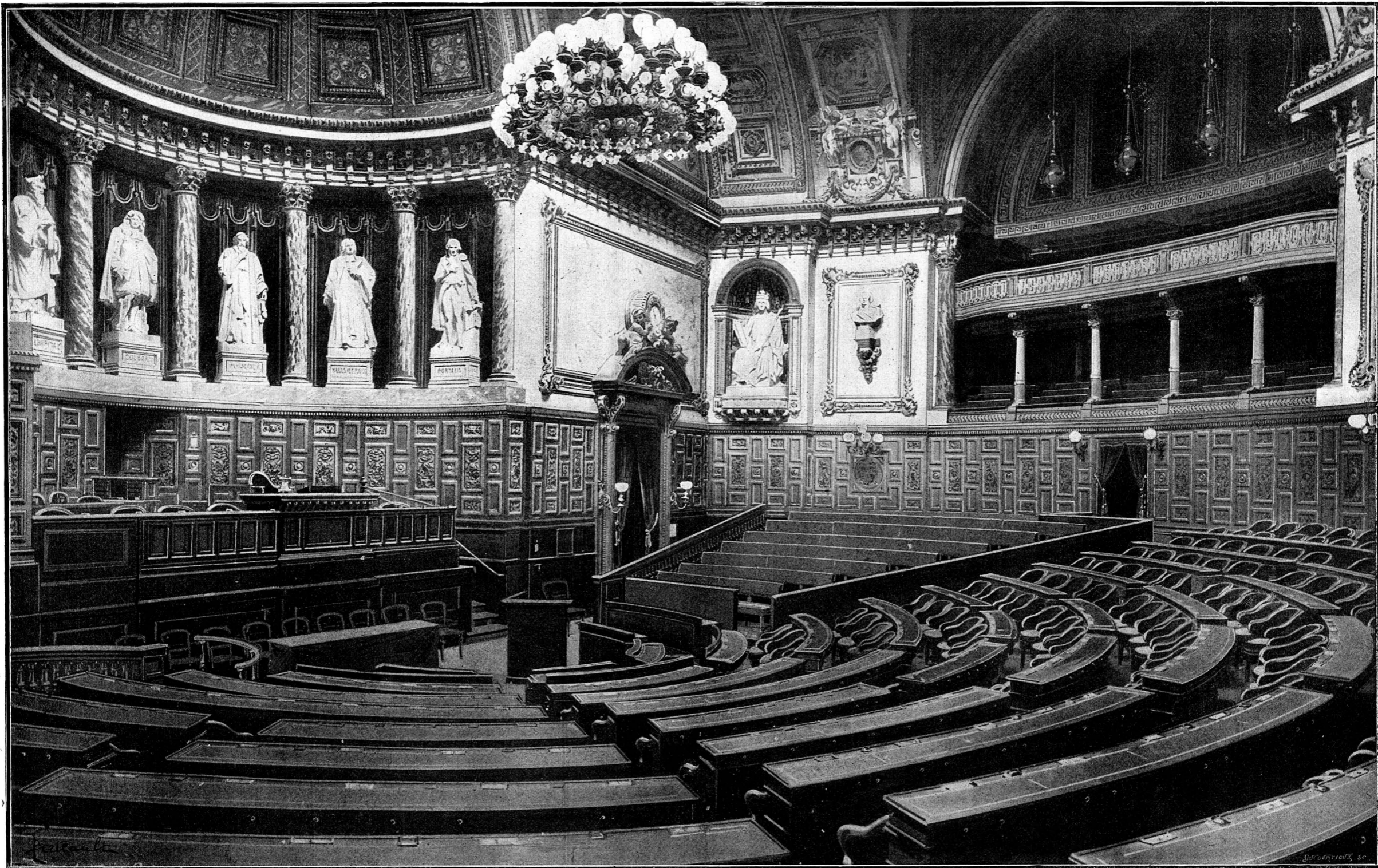
L'administrateur Bretonnet, mort héroïquement à Togbao, était né le 2 mars 1865. Il avait passé par l'Ecole Navale, et avait été nommé lieutenant de vaisseau le 27 janvier 1894. Il fut un des compagnons de Mizon dans la mission de la Bénoué et de l'Adamaoua. Depuis, il avait accompli personnellement une importante mission dans le bas Niger; c'est lui qui avait été chargé de procéder à l'occupation de la région comprise entre Ilo et Boussa.

En septembre 1898, il était devenu administrateur colonial.



Carte de la région du Chari où ont été massacrés les chefs des missions de Béhagle et Bretonnet.

Le capitaine Salomon Braun, tombé à ses côtés, appartenait au corps de l'artillerie de marine. Il était âgé de trente et un ans, et avait été nommé lieutenant en premier le 1^{er} septembre 1898, puis capitaine.



LA SALLE DES SÉANCES DE LA HAUTE-COUR, AU PALAIS DU LUXEMBOURG

Notre gravure représente l'aspect de la salle des séances du Sénat telle qu'elle a été aménagée en vue des assises de la Haute-Cour. On ne s'est pas borné à supprimer la tribune des orateurs, à baisser notablement le bureau présidentiel et à condamner un de ses escaliers latéraux; on a en outre enlevé quatre-vingt-cinq fauteuils de la gauche, afin d'y substituer, pour les accusés et leurs gardes, sept rangs de banquettes à dossier, recouvertes de velours rouge. Une barrière de bois garnie d'étoffe grenat sépare cette travée du reste de la salle, affectée aux juges. Dans l'hémicycle, des sièges ont été disposés pour les défenseurs, qui, lorsqu'ils prendront la parole, occu-

peront à tour de rôle une petite tribune dressée du côté de la gauche; du côté de la droite, est installée la barre des témoins, dont les bancs font face au bureau.

Tribune et barre sont placées de biais, de manière à permettre aux avocats et aux témoins de présenter le visage tout à la fois au président et aux juges.

Enfin, les sénateurs, dépossédés de leur place habituelle, ont été répartis par voie de tirage au sort dans le couloir circulaire du haut de la salle.

AUX MINES D'OR DU KLONDYKE

(Suite. — Voir notre précédent numéro.)

LE CHEMIN DE FER DE SKAGWAY AU LAC BENNETT

Si jamais chemin de fer répondit à une nécessité évidente et fut assuré d'avance d'une innombrable clientèle, c'est bien celui qui facilite depuis quelques mois l'accès des territoires aurifères du Klondyke. Si jamais voie ferrée parut d'une construction impraticable, c'est bien celle-là. Dès la seconde année de la grande invasion de l'Alaska, des gens d'initiative, Américains et Anglais, avaient envoyé à Skagway et à Dyea des ingénieurs pour y faire des études préliminaires en vue de l'établissement d'un chemin de fer partant de l'un de ces deux points, franchissant la chaîne de montagnes escarpées qui longe la côte, et pénétrant dans le bassin du Yukon. Tous ces ingénieurs conclurent à l'impossibilité de l'ouvrage, — tous, à l'exception d'un seul, M. Hawkins.

Et M. Hawkins a prouvé qu'il avait raison, seul contre tous les autres, en réalisant son projet, et en construisant la voie ferrée dont j'ai indiqué le tracé sur la carte qui accompagnait mon article dans le numéro du 12 novembre 1898. Il est présentement ingénieur en chef et directeur général de la ligne de l'Alaska.

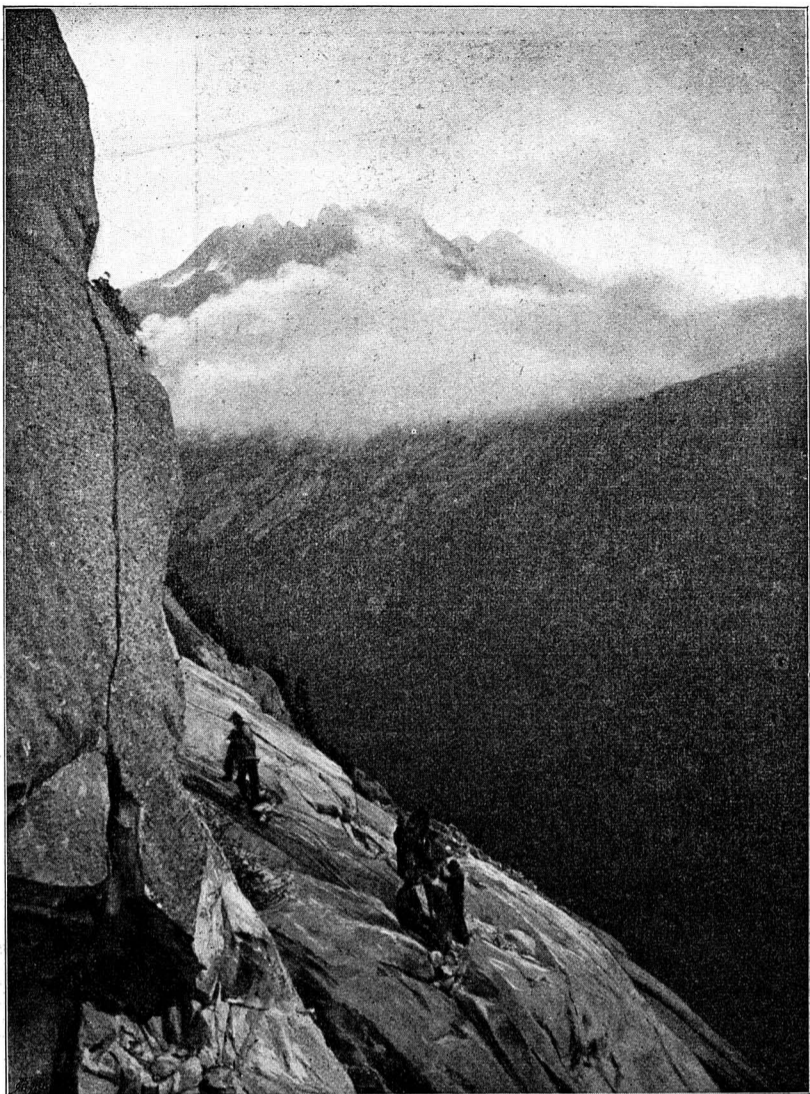
Pour passer de la région côtière dans celle des lacs, la voie emprunte la passe White. Mais le sommet de ce col n'est pas à moins de 950 mètres. On imagine les rampes nécessaires pour parvenir à cette altitude en partant du niveau de la mer à Skagway. De cette ville au sommet de la passe la distance est de 33 kilomètres. La pente est presque partout de 37 millimètres 5 par mètre et atteint par places jusqu'à 40 et même 45 millimètres. Il fallut tailler la voie en plein roc sur le flanc des montagnes. Le tracé compte un tunnel de 60 mètres et plusieurs ponts construits en bois à une hauteur de 15 mètres. Les courbes, à certains endroits, n'ont pas plus de 50 mètres de rayon.

Les travaux ont été entrepris le 3 juin 1898. L'inauguration a eu lieu le 19 février 1899. Neuf mois, dont six mois d'hiver, ont donc suffi à mener à bien ce travail gigantesque devant lequel avaient reculé les émules de M. l'ingénieur Hawkins. Deux mille hommes y ont été employés. Leur salaire était de 1 fr. 50 l'heure, soit 15 francs par jour pour dix heures de travail. Les prix étaient doublés le dimanche. Certaines fractions ont coûté à la Compagnie jusqu'à 500.000 francs par mille (1.609 mètres).

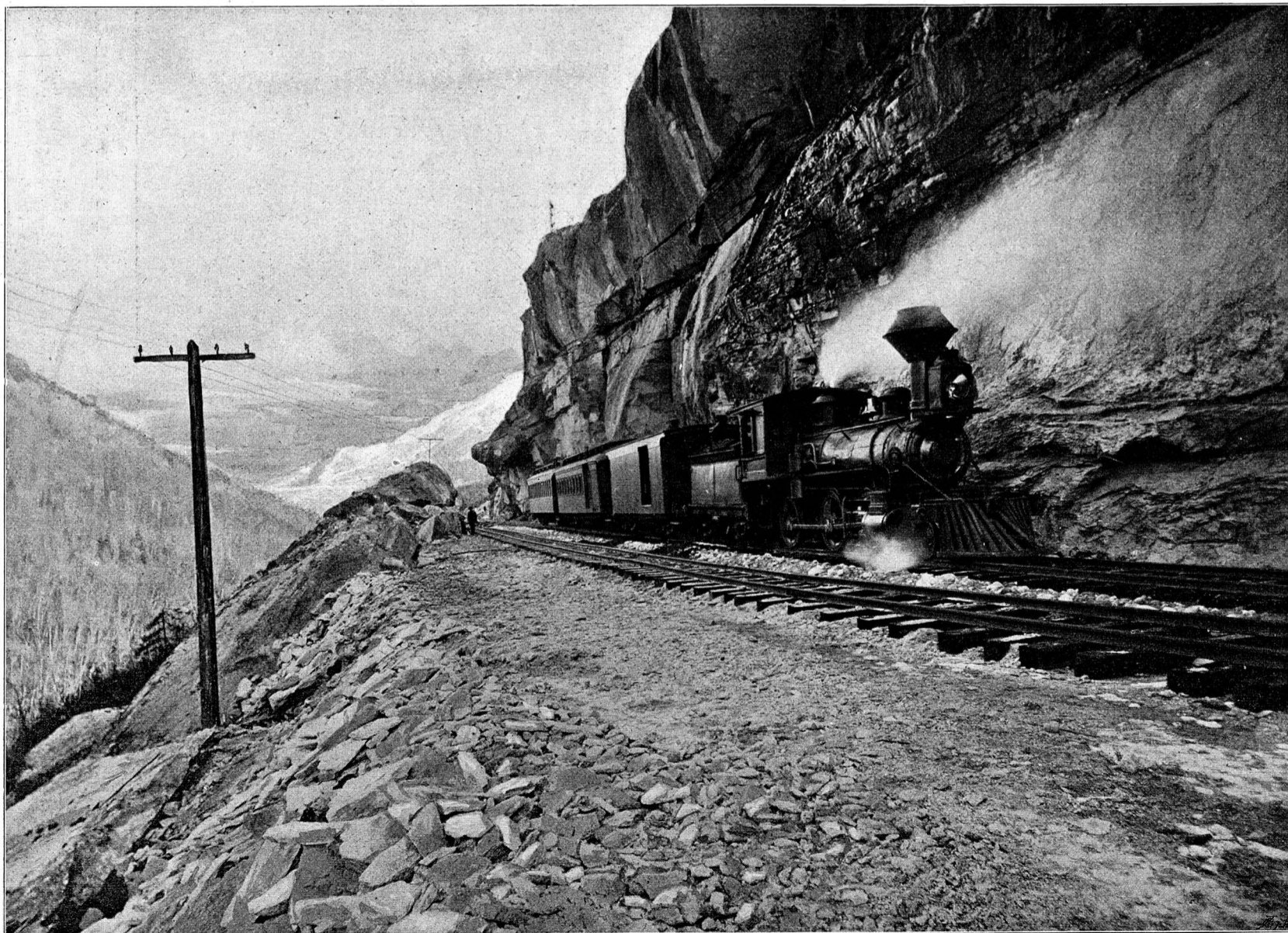
La longueur totale de la ligne est de 68 kilomètres. La largeur de la voie est de 80 centimètres. Le matériel se compose de huit locomotives, six voitures de voyageurs, un fourgon et dix wagons de marchandises. Dix voitures couvertes et un certain nombre de wagons plats sont en construction.

Le trajet de Skagway au lac Bennett s'effectue en cinq heures. Il y a trois trains par jour dans chaque sens. Le prix du billet est de 50 francs. Le fret se calcule à raison de 30 francs par tonne.

La Compagnie du chemin de fer possède à Skagway un vaste magasin. Elle en fait construire d'autres sur divers points de la ligne. A Skagway le transbordement des marchandises s'opère directement des navires sur les wagons, grâce à un wharf, qui est d'ailleurs insuffisant : on en construit plusieurs autres pour la saison prochaine.



Les travaux du chemin de fer à flanc de montagne



AUX MINES D'OR DU KLONDYKE. — Le chemin de fer de la White-Pass.

Le voyage en chemin de fer de Skagway à Bennett est, au point de vue du pittoresque, un des plus merveilleux que l'on puisse entreprendre en été. Je le recommande aux touristes qui ne redoutent pas les longs déplacements. Le train s'accroche aux montagnes taillées à pic, pénètre dans d'abrupts défilés. Au-dessus, au-dessous de vous, des cascades bondissent. Les pics sont couverts de neige. C'est un spectacle terrifiant et grandiose.

Et on ne se lasse pas d'admirer ceux qui ont eu la hardiesse de concevoir et l'énergie d'exécuter, en neuf mois, cette route moderne à travers un pays ne produisant rien, si loin de toute autre ligne de chemin de fer, si loin du poste télégraphique le plus voisin et du point de ravitaillement le plus proche.

Cette amitié ancienne fut vite renouée dans le milieu nouveau. Maud était devenue une très jolie femme, blonde et mince, coquette et rieuse. Elle avait quitté la maison paternelle pour débiter comme écuillère dans un grand cirque américain. Elle avait épousé son directeur, avait divorcé, s'était remariée, avait quitté son second mari, et était finalement arrivée à Dawson où sa beauté valait un claim. Davis cependant réussit quelque temps à lui faire abandonner sa vie aventureuse. Ce fut une idylle au Klondyke.

On devine comment l'idylle aboutit à une tragédie. Davis avait installé leur nid d'amoureux sur l'autre rive du Yukon, en face Dawson. La maisonnette était élégante et meublée avec quelque luxe. Cependant, au retour d'un voyage qu'il avait dû faire à Circle City,

SUR LES CHAMPS D'OR

J'ai choisi dans mon portefeuille de photographies celles qui m'ont paru le plus propres à faire connaître le Klondyke sous ses aspects variés.

Voici un convoi funèbre qui n'est pas celui de Maud Rosell et Harry Davis, mais qui ne paraîtra pas moins impressionnant. Mrs. May L. Edgren, fille du capitaine J. Bennett, est conduite à sa dernière demeure par l'équipage de chiens fidèles qui la promenait quelques semaines auparavant, rieuse et heureuse, à travers la plaine couverte de neige.

Voici un paysage assez caractéristique de la région des creeks aurifères. Nous sommes au printemps. Toute la neige n'est pas encore fondue. Deux groupes



Sur la route des dernières découvertes : Rencontre de deux groupes de chercheurs d'or.

Ajoutons que le terminus de ce chemin de fer n'est que provisoire, et qu'une nouvelle armée d'ouvriers vient d'être engagée pour prolonger la ligne jusqu'à Fort Selkirk.

UN DRAME A DAWSON

Dawson City possède aujourd'hui cinq journaux, sans compter celui de l'Armée du Salut qui se distribue à profusion. Un est quotidien, le *Daily News*. Les quatre autres sont hebdomadaires; voici leur titre : *Le Soleil du Yukon* (Yukon Sun), le *Mineur du Klondyke* (Klondyke Miner), la *Pépète du Klondyke* (Klondyke Nugget), le *Soleil de minuit du Yukon* (Yukon Midnight).

Dans ces feuilles, il est surtout question des champs d'or, des découvertes et du cours des denrées. Les éléments sensationnels n'y font cependant point défaut et les reporters de Dawson ont eu plus d'une fois déjà l'occasion de développer en maintes colonnes le récit de drames émouvants. Une de leurs plus émouvantes *manchettes* de l'été dernier fut celle-ci : *Double tragédie à Dawson City : meurtre et suicide au Théâtre Monte-Carlo, par désespoir d'amour*. Ce jour-là (le 12 août) on s'arracha les éditions.

Voici les faits. Harry Davis, un homme de trente-cinq ans, occupant une situation brillante à l'*Alaska Commercial Co.*, avait rencontré à Dawson, l'an dernier, Maud Rosell qui y était venue comme lui, mais par d'autres moyens, chercher fortune. Or Maud Rosell était son amie d'enfance. Ils avaient grandi à Iowa (Etats-Unis) dans deux maisons voisines, mettant en commun leurs jouets et leurs tartines.

Davis trouva la cage vide. L'oiseau avait disparu.

Oh! il n'était pas loin. Pendant l'absence de son amant, Maud, qui s'ennuyait, avait signé un engagement au théâtre Monte-Carlo. Ce théâtre, soit dit en passant, est un vulgaire café-concert en même temps qu'un hôtel meublé à l'usage des artistes qui s'y exhibent.

Il contient une salle de jeu, une salle de danse, etc., tout ce que recherche un mineur quand ses poches sont pleines de poudre d'or.

Dans la soirée du 11 août, Davis constata la présence dans la salle de danse de Maud Rosell. Il monta dans la chambre qu'elle occupait et attendit. Il attendit vainement jusqu'au matin. Des amis, redoutant un malheur, avaient emmené Maud en Hoffmann-Hôtel. Cependant, à 7 heures du matin, celle-ci crut qu'il n'y avait plus de danger à rentrer chez elle. Les deux amants se retrouvèrent face à face.

Alors commença une longue scène de supplications, puis de menaces. Davis voulait pardonner; Maud, reprise par la vie d'aventures, ne voulait pas de pardon. Enfin Blanche Lamont, une autre actrice qui occupait une chambre voisine entendit deux coups de revolver. Elle accourut. Maud et Davis gisaient sur le plancher, tous deux la tempe trouée.

Les deux corps furent embaumés et exposés pendant deux jours au Pioneer Hall où tout Dawson défila pour les voir. Davis était en habit de cérémonie, Maud en robe blanche décollée. Le dimanche suivant eut lieu le service funèbre. Les deux cercueils, couverts de fleurs, furent suivis par une foule considérable jusqu'au petit cimetière où ils furent enterrés ensemble sur le haut de la colline qui domine la ville de l'or.

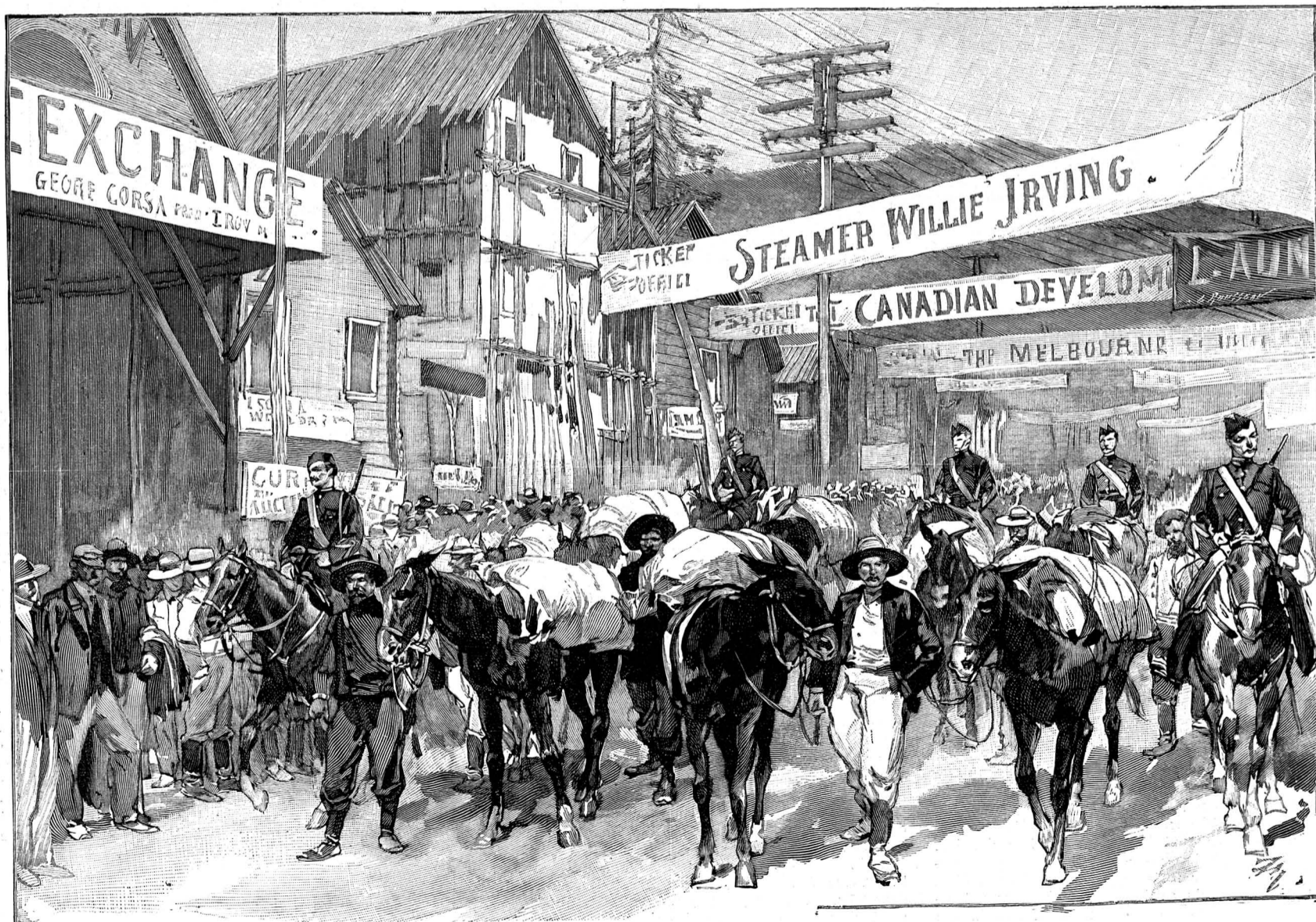
de mineurs se rencontrent en un point où deux pistes se croisent. Ils sont embarrassés et se consultent les uns les autres. Faut-il tourner à droite, à gauche, continuer droit devant soi, rebrousser chemin? Il y a de l'or partout dans ce fabuleux pays, mais où y en a-t-il le plus? De quel côté est la dernière découverte?

Parmi ces chercheurs d'or que nous voyons s'interroger sans anxiété dans un cadre désolé de sapins maigres et de branches mortes, combien feront fortune? Le hasard les a rassemblés au carrefour de deux routes, ils se retrouveront peut-être un jour dans un milieu et un accoutrement tout autres. Peut-être seront-ils voisins dans une avenue luxueuse d'une grande ville des Etats-Unis. Peut-être se rencontreront-ils dans le salon des premières d'un grand paquebot cinglant vers l'Europe. Que d'étranges souvenirs de luttes et de misères ils pourront échanger!

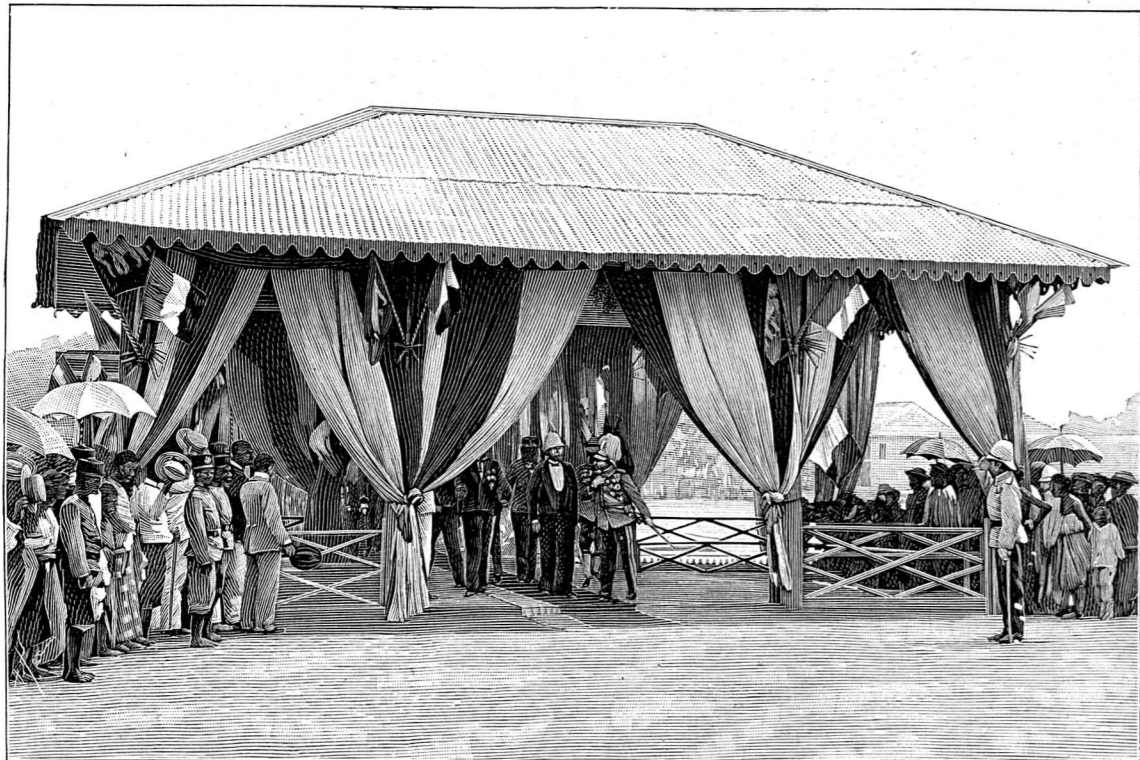
Mais voici précisément la fortune qui passe. C'est un convoi d'or qui se dirige vers Dawson. La police escorte les mulets chargés chacun de quatre sacs contenant 50 livres du précieux métal. Après essayage, les banques de Dawson paieront cet or à raison de 80 ou 90 francs l'once de 31 grammes. Puis elles l'enverront par mer au Canada ou aux Etats-Unis. Une convention conclue entre les Banques et les Compagnies d'assurances interdit de charger sur un des navires qui se rendent à Vancouver ou à San-Francisco plus de 5 millions de francs d'or vierge à la fois.



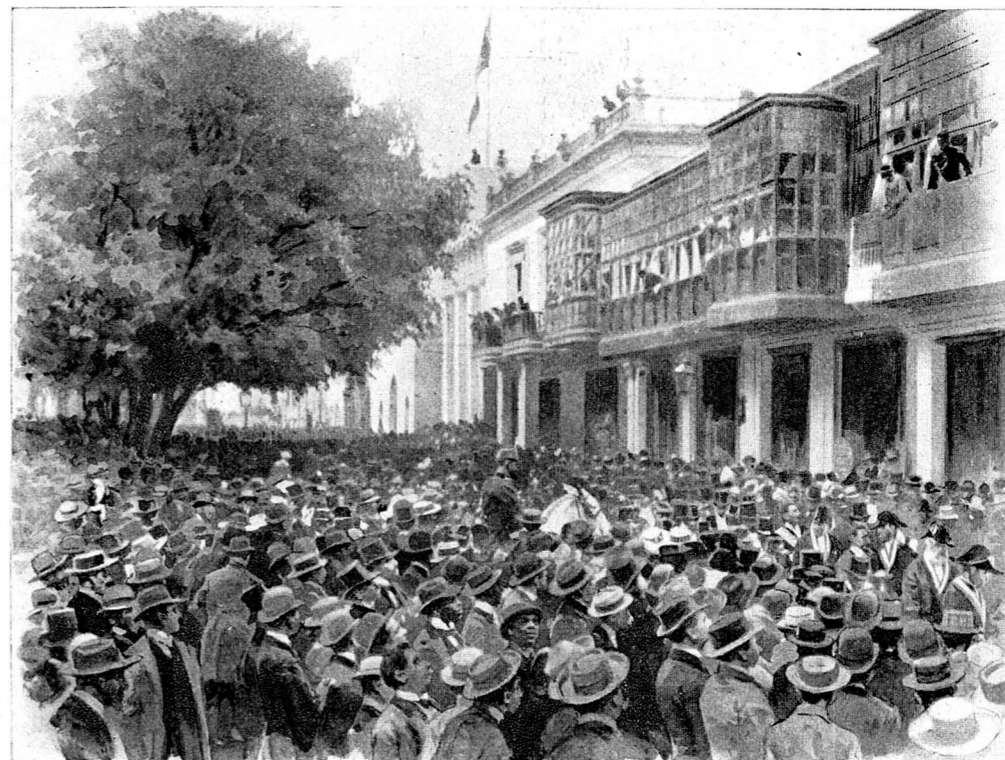
Convoi funèbre à Dawson : le corbillard trainé par des chiens.



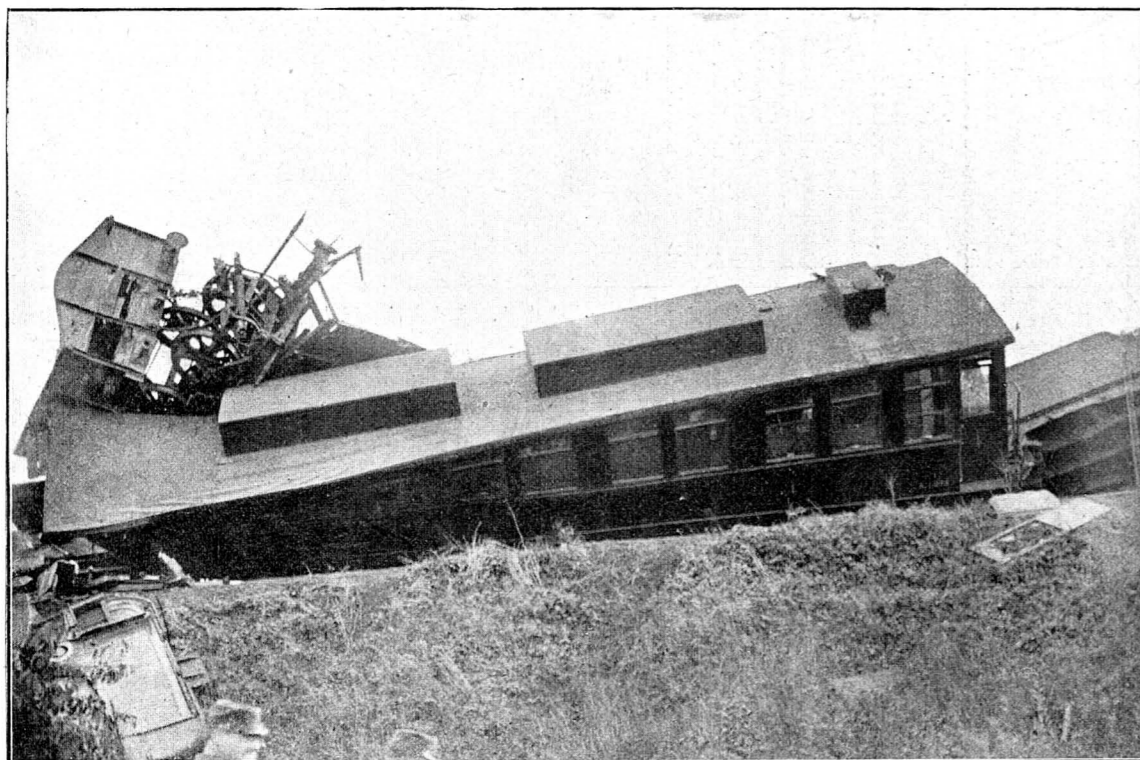
AUX MINES D'OR DU KLONDYKE. — Arrivée d'un convoi d'or à Dawson.



BANGKOK. — Visite de M. Doumer au roi de Siam.

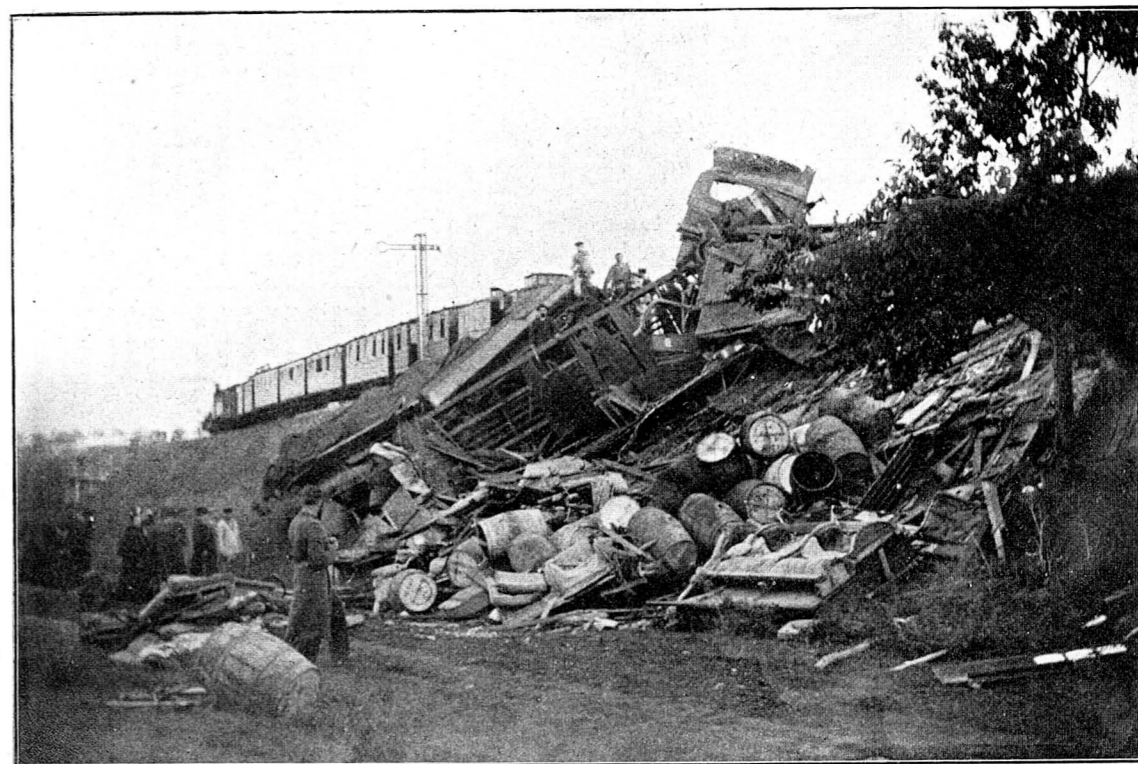


LIMA. — Le nouveau président du Pérou passant devant la Légation de France.
 Le président.



(Photographie Nau.)

L'ACCIDENT DE THOUARS. — Les débris du train déraillé. (Voir les articles, page 320.)



(Photographie Rousseau.)

CONTE DES DIX MILLE ET DEUX NUITS

TOGRUL, LE « VIDEUR DE POÈTES »



Ce matin-là, Shariar s'éveilla le premier, et de bonne humeur, bien qu'un moustique eût nuitamment piqué son nez majestueux. A ses côtés, la vieille Shéhérazade dormait, paisible, étendue sur le dos, entremêlant son souffle égal et rythmé, de quelques notes suraiguës et sopranisantes, tandis qu'un peu plus loin, sur un divan dressé au bas de l'estrade impériale, Dinarzade recroquevillée comme une racine de buis, esquissait un rêve idéal.

Shariar, qui n'aimait pas attendre, lança un éclat de toux formidable qu'enrichissaient des sonorités asthmatiques, et Dinarzade, rappelée à son devoir de réveil-matin, se dressa sur son séant, et secoua vivement Shéhérazade par les pieds.



— Ma sœur, fit-elle, ne nous direz-vous pas ce matin, le beau conte de *Togrul*, le « Videur de Poètes », dont vous nous parlatés hier, si bien que la curiosité du commandeur des croyants en fut fort excitée?

Shéhérazade qui jamais ne se faisait prier, frotta ses yeux; se moucha légèrement, pour éclaircir sa voix et ses idées, et commença en ces termes :

— Sire, jadis, en Perse, dans la ville de Meschid, vivaient deux frères, d'une éclatante beauté. Ils s'aimaient tendrement. Tous deux étaient poètes. La Poésie, à cette époque, était florissante en cette contrée, qu'embaume le souvenir du grand Saadi.

L'aîné des deux frères, Mohammed, était doux comme une femme, malgré ses larges épaules, son œil brun, qui lançait des éclairs, sa barbe épaisse dont les canelures d'ébène descendaient sur sa robe brodée d'or. Il cisela, de main d'ouvrier, les rythmes de la Poésie légère, et en possédait si bien la cadence, que lorsqu'il lisait ses poèmes, l'oreille percevait quelque douce mélodie de luths et de tambourins.

Cassib, le cadet, imberbe, avait, tout au contraire, un corps d'éphèbe, et son visage, de pâleur mate, transparent comme le miel, s'éclairait d'yeux bleus, aux regards de gazelle; mais sous cette apparence efféminée, il cachait une énergie sans seconde, un cœur plein de vaillance; et, lui, composait, dans un verbe vengeur, la poésie satirique, qui cinglait jusqu'au sang.

Tant il est vrai que la nature se plaît aux contrastes! Mohammed et Cassib habitaient un magnifique Palais, au milieu d'un jardin fleuri de roses, et les pilastres finement sculptés de la cour intérieure se miraient en un bassin où des eaux jaillissantes répandaient une reposante fraîcheur.

Là, leurs journées s'écoulaient douces et unies, dans une monotonie charmante, soit à composer des poèmes, soit à écouter, rêveurs, des musiques pincées en sourdine, soit à se livrer à la fraîcheur du bain, dans la piscine de marbre vert. Et comme jamais une femme n'avait pénétré dans leur retraite, leur fraternelle amitié était demeurée forte et sans nuage.

Un jour, à la venue du crépuscule, Cassib, qui n'avait pas vu son frère depuis le matin, inquiet, frappa d'une baguette de métal, sur un plat d'airain suspendu dans les airs, par une double cordelette de soie rouge, Ali, l'esclave noir, au buste luisant, apparut aussitôt et se prosterna, attendant les ordres.

— Préviens Mohammed, ton maître, lui dit Cassib, que le soleil descend vers la mer, et que l'heure du souper est venue.

— Seigneur, répondit Ali, en s'inclinant plus bas encore, votre frère n'est pas ici et nul ne l'a vu depuis hier... Cassib effrayé, envoya ses gens à la recherche de Mohammed, à travers la ville de Meschid. Ce fut en vain. La nuit se passa en recherches inutiles, et quand l'aurore vint dorer le ciel, tous rentrèrent harassés, tête basse, mine confuse, mais sans nouvelles de Mohammed.

Cassib, tout en larmes, alla trouver le vieux Atabeczenguy, qui les avait élevés tous deux, après la mort de leurs parents, et lui conta ses inquiétudes. Atabeczenguy, qui avait la sagesse d'un centenaire, secoua tristement sa tête blanche, où germait un jugement sûr :

— Il faut voir là, Cassib, dit-il gravement, une autre cause que la main des hommes. Ce sont les génies, n'en doute point, qui t'ont ravi ton frère. Et voici mes raisons de le croire; les relations de mon négoce me font parvenir des nouvelles de toute la Perse, voire de la grande Tartarie et de l'Egypte. Or, j'ai appris par des marchands, que dans toutes les villes de Perse, à Armol, à Sâri, à Kirmanchach, à Cheheinston, les poètes disparaissaient mystérieusement, sans que jamais on ait pu connaître ce qu'ils étaient devenus : le dernier poème de ton frère, sur le *Nobeghdjana*, qui n'a pas encore été gravé sur la cire, mais que tu sais par cœur, et dont il m'a déclamé des fragments, l'auraient fait

l'égal des plus illustres. Les génies auront été jaloux de cette inspiration divine. Ils ont enlevé ton frère, cela est certain, pleure-le donc, de toutes tes larmes, car vraiment, plus jamais ne le reverras!!

Cassib passa trois jours et trois nuits dans la douleur, vêtu de deuil, et la tête couverte de cendres. Puis, il reprit courage, se frappa sept fois la poitrine, de son poing fermé, prit son bâton de voyage, jurant par Ahriman, le maudit, qu'il ne rentrerait au logis, que tenant son frère bien-aimé, par la main droite.

Puis il marcha sans repos, pendant plus d'un mois, escaladant les montagnes, traversant les plaines, les forêts, les rivières, sans trouver aucun indice qui le mit sur les traces de Mohammed.

Un jour, accablé de fatigue, mourant de faim, les pieds brûlés d'ampoules, il s'assit au bord d'un lac, pour chercher un peu de fraîcheur et de repos, avant de reprendre sa marche. Là, il s'abandonna encore au désespoir. Ses sanglots retentirent et ses larmes, en tombant, ridèrent l'eau limpide.

Cependant, une bourrasque étant venue à souffler, comme il arrive parfois, les eaux se gonflèrent et formèrent des vagues. Celles-ci, ruisselantes d'écume, sautèrent les unes par-dessus les autres, faisant déborder la nappe, qui s'allongea à l'infini sur les bords, puis brusquement se retira, avec un murmure confus, abandonnant, comme épaves, quelques coquillages et quelques fleurs.

En promenant ses regards autour de lui, Cassib aperçut, couché sur le sable, à sec, et respirant à peine, un poisson aux écailles bleues, que le flot avait déposé au rivage. Le malheureux étouffait, hors de l'élément de sa vie; ses flancs battaient d'angoisse, et il semblait, de son œil d'or, implorer la pitié. Cassib était bon musulman : il avait le respect de la vie. Il saisit donc le poisson bleu, avec précaution et, doucement, le remit dans le lac. A peine le poisson eut-il battu l'onde de sa queue frétilante, qu'une trombe d'eau s'éleva en spirale, avec une vitesse vertigineuse, puis, s'étant abaissée brusquement, laissa voir un Génie de haute taille, aux ailes rosées, qui parla ainsi :

— Tu m'as sauvé, Cassib, car j'étais prisonnier dans





ce lac, enfermé dans le corps d'une dorade, par l'enchantement de mon ennemi, le génie Dauhasch, et je ne devais retrouver ma forme que le jour où un être humain, pris de pitié, m'aurait rejeté à l'eau. J'allais mourir; je te dois la vie, et veux te prouver ma reconnaissance. Je sais ce que tu cherches; je connais la prison où gémit ton frère. Je t'y conduirai donc. Mais là s'arrêtera ma puissance. Ensuite, de toi seul, de ton courage et de ton habileté, dépendra la réussite de l'entreprise.

Ayant dit ces mots, il tira quatre cris aigus d'un sifflet d'émeraude pendu à sa ceinture, et l'air s'obscurcit soudain par les battements des ailes immenses de quatre rockes géants, qui vinrent s'abattre des quatre coins du ciel.

— Etends ton manteau par terre, et t'assieds dessus, auprès de moi, dit le Génie, à Cassib.

Et celui-ci ayant obéi, les quatre rockes prirent chacun un coin du manteau, dans leur bec recourbé, et s'enlevèrent au plus haut des airs.

Quelques instants après, ils déposèrent les voyageurs au pied d'une montagne, et sur un signe du génie, disparurent dans l'horizon.

— C'est en haut de cette montagne qu'est ton frère, dit le Génie, c'est là qu'il faut aller le chercher. Va donc! et bon courage, car tu auras mille difficultés à vaincre, et à toi seul, car, ainsi que je te l'ai dit, il ne

m'est pas permis de l'accompagner plus loin. Voici cependant une amulette précieuse qui t'aidera à triompher des embûches qui vont se dresser sur ton chemin; c'est un talisman rare, que cette amulette faite avec la peau cousue des paupières de femmes fidèles. Tu éprouveras son pouvoir, si tu la touches, en disant : « Allah me garde! » mais une fois au sommet de la montagne, son pouvoir ne te sera plus de rien... Ah! encore une recommandation importante; ne dis pas que tu es poète, ne le dis pas, et ne le laisse pas deviner...

— Pourquoi? fit Cassib, étonné.

— Je ne puis répondre à ta question, mais tu connaîtras, par la suite, que ce n'est pas un vain conseil que je te donne. Tu te présenteras donc comme un colporteur égaré, venu dans le pays, par hasard...

Cassib mit dix jours pour faire sa route, et il lui fallut successivement lutter contre des crapauds volants, des serpents énormes, qui se dressant droits sur leurs queues, semblaient des arbres séculaires dépouillés de leurs branches, des armées entières de nains hauts de six pouces montèrent à l'assaut de son corps et lui tirèrent les cheveux, lui grattant les narines, lui soufflant dans les oreilles et lui crachant dans les yeux. Puis, il traversa des endroits semblables à des sables mouvants, où, à chaque pas, son corps enfonçait jusqu'à la ceinture; passa par d'autres lieux arides, sans végétation, où la terre était crevassée de chaleur et où

des flammes aiguës et des fumées méphitiques sortaient de ces crevasses et lui roussissaient les cheveux; il escalada des rochers à pics couverts de neige et de verglas, où à peine descendu de l'un par une glissade, il fallait franchir l'autre en s'ensanglantant les mains et les pieds. Mais partout son amulette lui fit surmonter les dangers.

Parvenu enfin au sommet de la montagne, Cassib aperçut un parc verdoyant, avec des pelouses immenses. Pour y pénétrer, il fallait traverser des taillis épais. Ceci n'étant pas pour le gêner, il s'approcha, et voulut passer outre. Aussitôt, les branches lui cinglèrent le visage et des voix mystérieuses se prirent à l'invectiver dans toutes les langues humaines; mais il toucha son amulette, en prononçant les paroles magiques : « Allah me garde! » et, sitôt, les branches s'écartèrent, et, s'étant dressées, puis recourbées, formèrent une voûte épaisse au-dessus de sa tête.

Il se trouva alors dans un jardin enchanteur, éclatant de fleurs odorantes, autour desquelles bourdonnait un essaim de mouches au corselet d'acier, et aux yeux de diamant. C'était, de tous côtés, des buissons de roses de toutes couleurs; des jasmins des Indes, formant autour des arbres une cuirasse de feuillage vert sombre étoilé d'or; des corylopsis aux fleurettes grelottantes; des digitales pourpre, de plusieurs coudées de hauteur, dont les clochettes sonnaient en cadence, au souffle du vent; des soleils immenses, au cœur de jais scintillant, dont les pétales jaunes, formant couronne, reflétaient les rayons de l'astre de lumière, qu'elles renvoyaient en étincelles. Une longue avenue sablée d'or et bordée d'orangers, en boules, chargés à la fois de fleurs odorantes et de milliers de fruits orangeilleux, conduisait au château qui était de marbre incrusté de plaques d'acier.

Il aperçut alors des personnages étranges, qui étaient comme les gardiens du château; êtres singuliers, faits comme des hommes, mais ayant deux fois la hauteur d'un être humain, et dont le corps, au lieu d'avoir le modelé et l'épaisseur, était mince comme une baguette. A l'extrémité, par contre, ce qui représentait la tête était une boule énorme quatre fois grosse comme une tête humaine, ayant seulement des cheveux en touffe rouge au sommet du crâne et quatre yeux, ce qui leur permettait de voir de tous côtés.

Dès qu'ils l'aperçurent, deux de ces personnages s'avancèrent contre lui. Il répéta alors sa leçon :

— Je suis un pauvre marchand de Mossoul égaré qui vous demande l'autorisation de se reposer un instant.

Sans l'écouter, l'un des monstres ayant enroulé son mince corps en spirale, se préparait à lui lancer sa formidable tête dans l'estomac, imitant un peu ces anciennes machines nommées catapultes.

Cassib se jeta rapidement de côté, et le monstre, lancé à toute volée, disparut dans l'espace, sans toucher sa victime.

— Ah! ah! dit Shariar, qui était volontiers de pédante humeur, et aimait à faire montre d'érudition. Je sais ce que c'est que ce coup de tête dans l'estomac. Il est terrible, et on n'y résiste guère. Plin l'Ancien le connaissait déjà, il l'appelait *Ictus Patris Francisci*, ce que nous traduisons familièrement par « le coup du père François ».

Un autre monstre, replié sur lui-même, s'apprêtait, à son tour, à frapper Cassib, de sa tête redoutable, et, de tous côtés, les autres se repliaient, menaçants, lorsqu'une voix de femme, d'un timbre charmant, s'écria, impérative :

— Arrière, chiens, disparaissez, fuyez ma présence.

Et les monstres s'inclinèrent, et disparurent aussitôt. Cassib s'étant alors retourné, aperçut une dame de taille élégante, et dont un voile couvrant la figure ne laissait apercevoir que les yeux.

— Qui es-tu? dit-elle, et comment as-tu pu pénétrer jusqu'ici?

Se souvenant à propos de son rôle, il répondit :

— Je suis un marchand de Mossoul égaré dans ce pays.

Et, malicieusement, il fit étalage des étoffes précieuses qu'il déploya sous les yeux de la dame, qui soudain s'éclairèrent de convoitise. Séduite, elle voulut essayer le charme des tissus, sur elle-même; elle défit son voile, et Cassib eut devant lui une merveille de beauté. Il se sentit tout ému en voyant ces yeux de saphir limpide, ces narines palpitantes, comme deux pétales de rose, où se jouerait la brise, cette bouche divine dont l'arc était humide et rouge, comme le corail, quand on vient de le cueillir dans la mer, et les dents blanches, fines et égales, comme des grains de riz.

Cassib éprouva alors un sentiment singulier qu'il ne connaissait pas encore, et tout son être frémit de tendresse, alors que la dame, fascinée par la grâce juvénile du feint marchand — ai-je dit que Cassib était beau comme un jeune dieu — laissait percer dans ses regards les sentiments de son cœur.

— Suis-moi, dit-elle, viens dans mon palais, tandis que le « vieux de la Montagne » n'y est pas; je veux choisir ce qui peut me plaire dans tes marchandises, puis, pauvre enfant, te remettre sur ta route, et te sauver du danger de mort qui te menace.

Cassib suivit alors la dame dans ses appartements, qui étaient de richesse inouïe, et dont les portes s'ouvrirent, toutes seules, devant elle.

Puis, encouragé par son accueil, il osa l'interroger.

— Pourquoi, dit-il, reine de beauté, choisir toutes ces étoffes, si c'est afin de t'en parer simplement, pour les

murailles de métal de cette forteresse. C'est dans les regards des hommes qu'on peut juger si l'on est belle : pourquoi ne pas descendre de cette montagne, pour aller te faire admirer dans les villes de la plaine ?

— Ah ! répondit-elle avec un soupir, ce n'est pas de mon propre gré, que je suis ici et il ne dépend pas de moi non plus d'en sortir.

— Serait-ce donc ton père qui te tient cruellement prisonnière ?

— Mon père, hélas, doit pleurer les larmes de ses yeux, car il m'aimait plus que tout au monde et il doit me croire morte puisque j'ai disparu à tout jamais.

— Ne peux-tu me conter par quelle suite d'aventures tu es ici ?

— Très volontiers, d'autant que tu es le premier être humain que je vois depuis bien des années et que j'éprouve pour toi une sympathie singulière, et une confiance sans bornes.

Cassib prit les mains de la dame qu'il porta amoureusement à ses lèvres. Elle le laissa faire, puis elle reprit :

— Je m'appelle Zobéide, et suis fille du sultan d'Égypte. Je vivais à la cour de mon père, très heureuse, entourée des joies de l'existence, et plusieurs princes avaient déjà sollicité l'honneur de ma main, lorsqu'arriva dans notre pays un vieillard à barbe blanche, qui, ayant demandé audience à mon père, lui dit : « Je suis le prince des poètes de la Perse, et à ce titre, je vaudrais tous les princes de la terre... je viens donc te demander ta fille en mariage. » Mon père lui rit au nez, et ordonna à son grand vizir de faire administrer cinquante coups de bâton, sur la plante des pieds, à ce vieux barbon, pour le punir de son insolence. Mais deux jours après, je tombai dans un profond sommeil provoqué probablement par un narcotique, et quand je me réveillai, je me trouvais dans cette forteresse inexpugnable, auprès de Togrul, dont le surnom plus connu de « vieux de la Montagne » suffit à faire trembler les hommes à vingt stades à la ronde.

— Comment ? interrompit Cassib, je suis ici chez Togrul, le roi des poètes, la gloire de la Perse, le maître en tous genres, celui qui nous domine tous, et dont la fécondité tient du prodige, Togrul, qui...

— Oui, tu es chez Togrul, le grand poète... pour le mal qu'elle lui donne, sa poésie !... — répliqua Zobéide, non sans amertume. — Togrul, le grand poète, ou plutôt Togrul, le magicien infâme, Togrul, le « videur de Poètes », chez lequel on ne parvient pas sans dire adieu à la vie, et, s'il était ici, pauvre enfant, déjà il t'aurait mis à mort et moi-même... heureusement il est en voyage et ne doit revenir que demain.

En disant ces mots, Zobéide attira Cassib auprès d'elle, appuyant sur sa poitrine la tête charmante du poète, qu'elle baisa au front. Puis, tout à coup, elle pâlit, se prit à trembler, se leva brusquement et s'écria :

— C'en est fait ! nous sommes perdus ! Le voilà qui

revient plus tôt qu'il ne devait revenir ; il rapporte, sans doute, une nouvelle victime. Cache-toi là, retiens ton souffle, et attends que je vienne te chercher.

En disant ces mots, elle poussa Cassib dans un cabinet sombre, dont elle referma la porte secrète.

A travers une ouverture imperceptible pratiquée dans la boiserie, Cassib regarda curieusement. Il vit entrer un petit vieux tout cassé, qui s'appuyait sur un bâton de voyage. Sa grande barbe blanche caressait ses genoux, et sa bouche, vilainement entr'ouverte, laissait voir des dents de loup plantées dans des gencives sanglantes ; il était accompagné de deux esclaves noirs qui portaient un homme, jeune encore, ligotté et suspendu à un bâton, par les pieds et les mains, ainsi que les valets de chasse portent un chevreuil abattu.

Il leur fit signe de la main, et ceux-ci s'éloignèrent avec leur fardeau, puis revinrent ensuite, les mains libres, et attendirent silencieusement les ordres du maître.

Togrul, car c'était bien lui, s'approcha de Zobéide et lui parla durement ; chose étrange, de ce petit corps sortait une voix formidable qui faisait résonner les murailles métalliques du château.

— Zobéide, dit-il, avec qui donc causais-tu, quand je suis entré ; car tu ne m'attendais pas sitôt, chère bien-aimée.

Il la regarda fixement, et se mit à ricaner.

— Moi, cher Seigneur, je ne parlais à personne, dit Zobéide, je récitais à haute voix quelques-uns de vos vers sublimes, pour en mieux admirer les splendeurs.

Togrul, peu habitué à une pareille douceur, et singulièrement flatté, se calma, fit plusieurs tours dans la pièce, et il allait sortir, quand il aperçut le ballot d'étoffes apporté par Cassib.

— Qu'est cela ? s'écria-t-il. D'où viennent ces chiffons ?

— D'un marchand qui passa tantôt par ici et me les laissa.

— D'un marchand ! En vérité, le drôle eut de l'audace de venir jusqu'en mon palais, et toi, tu as osé le recevoir. Et on l'a fait disparaître, j'imagine ?

— Non, j'ai ordonné qu'on lui laissât la vie, et qu'il pût s'en aller en liberté.

— Ah ! Tu as ordonné ! Tu sauras qu'il n'y a que moi qui ordonne ici.

En même temps, il fit un signe aux deux esclaves, qui se saisirent de la princesse, et en un clin d'œil, lui enchaînèrent les poignets.

Cassib ne put supporter cela sans révolte, mais il songea que son intervention serait inutile, nuisible même, et qu'il valait mieux conserver son énergie, pour une meilleure occasion.

— Au cachot ! trancha simplement Togrul, et quant à ce marchand, je veux qu'on batte toute la montagne, et qu'on me le ramène pour le châtier moi-même.

Et il sortit.

Cassib, voyant qu'ils étaient sur une fausse piste, se



garda de bouger et résolut d'attendre le moment favorable, pour courir à la recherche de son frère, et aussi pour délivrer Zobéide. Puis, comme il était resté debout jusque-là, brisé par l'émotion, il se sentit fatigué, et chercha, à tâtons, dans l'obscurité du cabinet, s'il ne trouverait pas où s'asseoir.

Comme il palpitait les murs, ses doigts se trouvèrent rencontrer une sorte de rugosité ; il y appuya, sans prendre attention, et tout à coup se sentit descendre comme par une trappe, à une vitesse vertigineuse. Au bout d'une seconde de ce voyage qui lui parut un siècle, il se trouva déposé dans une sorte de cave sans issues, portes ni fenêtres, et éclairée cependant d'une lumière éblouissante qui paraissait tomber du plafond et était enfermée dans de petites ampoules de verres multicolores.

Lorsqu'il eut bien considéré ce phénomène, il regarda autour de lui ; sur une table large et haute se trouvaient les instruments les plus baroques que l'imagination puisse inventer, depuis les cornues et les alambics, jusqu'à des machines à pistons, des pompes et des moteurs.

Comme seul habitant de ce caveau, se trouvait un petit barbet noir, qui vint aussitôt lui lécher les pieds et l'accabler de caresses ; il le flatta de la main, cependant que le barbet le regardait avec deux yeux profonds et humains d'où coulaient des larmes véritables. En même temps, il lui mordait le bas de sa robe en le tirant d'un côté comme pour le mener vers quelque



chose; il arriva ainsi à un coin du mur devant lequel le chien jappa et creusa des pattes.

Cassib examina le mur, découvrit une aspérité, appuya à tout hasard et, soudain, un immense placard s'ouvrit, présentant à ses yeux un horrible spectacle.

Dans ce placard était rangée une quinzaine d'hommes, ou plutôt de cadavres d'hommes, bien que leurs visages eussent encore l'expression de la vie.

Ils étaient appuyés contre la muraille du fond, accrochés à des clous, la tête pendant sur les épaules, les bras abandonnés, les jambes flasques.

Cassib recula d'horreur; il regarda s'il ne reconnaissait pas l'image de son frère; il ne la trouva point.

A ce moment, du bruit se fit entendre: le chien jappa encore et fort adroitement, avec ses pattes, referma le placard. Cassib y resta enfermé, mais, par une fissure, put tout voir la scène qui allait se passer et qui lui glaça les moelles.

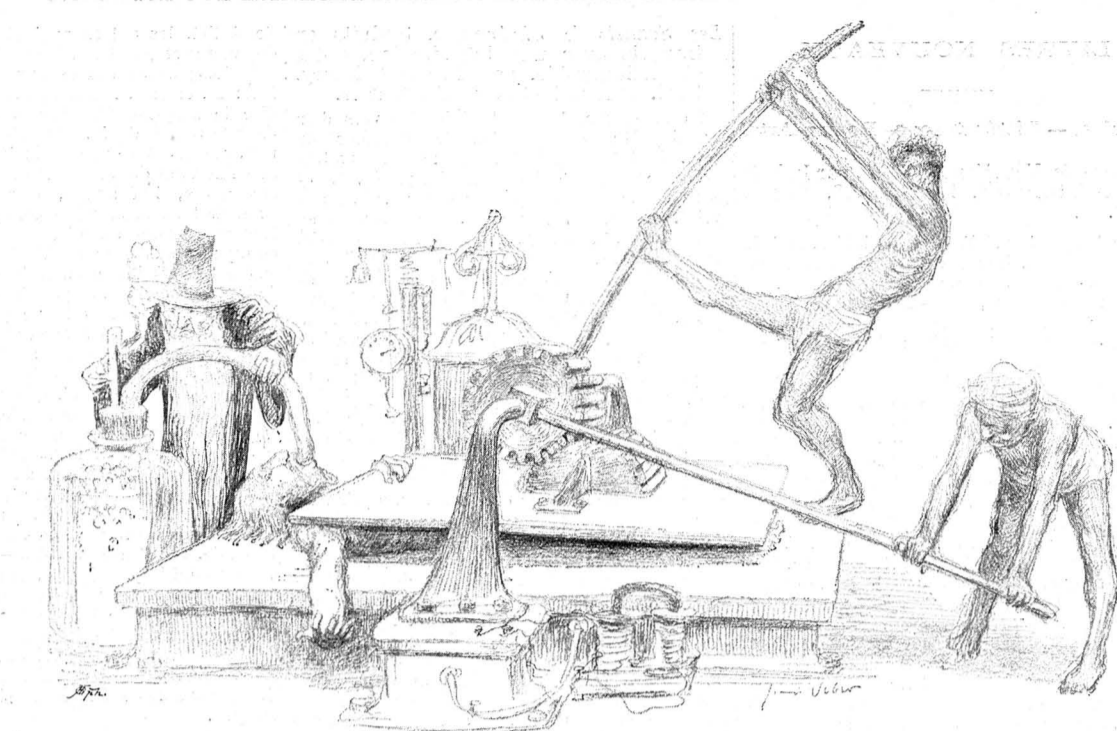
Ce fut Togrul qui entra, suivi de ses inséparables gardes-chiourme. Mais, entre eux, un homme marchait.

Cassib le considéra avec attention. Il était blond, avait les cheveux longs et bouclés, la barbe abondante et frisée, les yeux très bleus agrandis par l'épouvante; mais malgré cette apparence de jeunesse, on sentait, en regardant le visage de près, que l'âge l'avait touché de sa griffe; les yeux avaient des poches et de fines rides s'entrecroisaient sur la peau, Cassib reconnut Sulfonal, le grand poète érotique de la ville de Kirmanchah.

Malgré sa terreur, il portait encore beau, la poitrine en avant et il tenta même d'étonner Togrul par sa façon. Celui-ci trouvant qu'il parlait trop, leva un doigt.

Aussitôt l'un des hommes catapultes qui étaient présents, se mit en spirale et lança sa tête à toute volée, dans le sternum de Sulfonal.

Celui-ci fit ouf! et se lut. Les esclaves noirs l'étendirent ensuite sur une sorte de table de dissection, puis apportèrent une machine munie de deux leviers et de deux tuyaux. On adapta le premier tuyau à la bouche de Sulfonal, on ajusta l'autre à un bocal où se trouvait un peu d'eau. Chacun des noirs s'empara d'un levier qu'ils se mirent à lever alternativement, et à abaisser ensuite, comme s'ils pompaient.



Quand Togrul eut achevé de réciter sa tirade, il se mit à ricaner:

— Voilà qui est bien, dit-il, et je suis pénétré, cette poésie est devenue la mienne.

Les noirs s'inclinèrent, et comme pour l'interroger, lui montrèrent, de la main, le corps de l'infortuné Sulfonal, qui s'agitait vaguement sur la table.

— Mettez-le au placard, fit Togrul, nous achèverons de le vider demain.

Le barbet se mit à japper. Cassib comprit que c'était pour l'avertir: il se dissimula derrière les Macchabées, tandis que les esclaves accrochaient Sulfonal.

Togrul disparut.

le bon génie l'avait délivré de la forme de chien noir où il était enfermé.

— C'est toi qui étais le chien noir, dit Cassib ému. Ah! j'en avais le pressentiment.

Le génie prit alors la parole et dit: — En coupant la barbe de Togrul, tu lui as fait perdre sa puissance, et comme il était en mon pouvoir, pour le punir de ses crimes, je viens de le changer en perroquet: cela lui apprendra à s'être servi de la langue, et du génie des autres. Ce sera le juste châtement de ce « videur de poètes », de n'avoir plus de langage à lui, et d'être contraint de répéter seulement les phrases qu'on lui apprendra...

En effet, au moment où Cassib s'éloignait de ces lieux maudits, avec la princesse Zobéide et Mohammed, son frère chéri, il assista à un bien singulier spectacle: sur la terrasse du château, il vit les poètes qui se battaient tous ensemble, et s'entretenaient, à propos d'une question de rejet, de césure, et de consonne d'appui sur laquelle ils ne pouvaient s'accorder: tandis que, perché sur une branche d'arbre, un cacatoès au plumage éclatant, criait à tue-tête, d'une voix qui rappelait celle de Togrul: « Massacre! Massacre!! »

Cassib, dit-on, épousa Zobéide, dont le vieux père, le sultan d'Egypte, faillit mourir de joie, en revoyant la princesse, sa fille, et les deux frères ne se quittèrent plus jamais...

... Mais voici le jour, dit Shéhérazade, c'est le moment où le commandeur des croyants va reprendre le fardeau du pouvoir.

— C'est juste! dit Shariar, qui ajouta d'un air d'importance: cette histoire m'a beaucoup intéressé; elle démontre plusieurs choses: d'abord, que les poètes sont irritables et ne s'accordent guère; ensuite, que l'argent et la renommée viennent parfois à ceux qui ne le méritent pas; enfin... mais le temps passe; nous reprendrons une autre fois le cours de nos réflexions philosophiques.

Et le sultan se rendit au bain, où son barbier, en lui faisant les pieds, lui apprit que le ministère était renversé.

— Ah! ah! fit gravement Shariar, vous ne m'étonnez pas. Je m'y attendais: tôt ou tard, les ministères sont toujours renversés, ils paraissent même n'avoir pas d'autres raisons d'être... mais, prends garde à mon petit doigt, il est très douloureux!

FÉLIX DUQUESNEL.

Dessins de J. Veber.



Togrul suivait l'opération, concentrant toute son attention sur le bocal, où les premiers gaz vinrent barboter dans l'eau, formant des globules tumultueux.

Il monologuait à haute voix.

— Peuh! disait-il, me donnera-t-il ce que j'espérais de lui; je crains qu'il n'ait moins dans le ventre que je n'aurais supposé, il ne vaudra jamais le dernier cueilli; à la bonne heure, celui-là, quel poète admirable, jeune, plein de feu, bouillant de sève...

Il ordonna de cesser la manœuvre, et les noirs laissèrent sur la table le poète vidé, pantelant, et ne respirant plus qu'à peine. Puis, sur l'ordre de Togrul, ils prirent une autre pompe dont ils placèrent avec soin un des tuyaux dans un bocal étiqueté, que le maître leur désigna du doigt, tandis qu'il mettait l'autre tuyau à sa bouche, ainsi qu'il eût fait d'un narguilé.

Au bout de quelques minutes, Togrul retira le tuyau de sa bouche, et, les yeux fixes, se mit à réciter des vers, comme machinalement, il dit alors:

« Son corps enduit de safran ressemble à un manteau à raies jaunes: sa gorge, elle la soulève par une mamelle ferme.

« Ses reins sont lisses: ses hanches sont pleines, sa peau est souple et fine: ses lèvres, semblables aux deux plumes de devant de la colombe d'Eika, montrent des gencives enduites d'un fard noir.

« Elle s'est levée et elle est apparue entre les deux pans d'un voile, comme le soleil au jour où il brille dans la constellation de Sad. »

Cassib, au comble de l'étonnement et de la terreur, reconnut les premières strophes du poème de son frère Mohammed, celui qu'il avait ciselé avec tant d'amour, et dont il était si fier.

Plus de doute, le génie du lac ne l'avait pas trompé: Mohammed était bien ici; mais où le trouver?

Cassib remarqua qu'il avait frappé le sol du pied et il nota l'endroit, dans son esprit, en sortant de sa cachette.

Il profita ensuite de ce qu'il avait vu, saisit les bocaux où était écrit: « Poésie lyrique », « Poésie guerrière », « Poésie légère », décrocha les loques humaines et se mit en devoir de les regonfler, faisant exactement ce qu'il avait vu faire à Togrul.

Le premier qu'il remit sur pied fut Sulfonal lui-même. Puis il en fit autant pour les quinze autres et en peu de temps la cave fut pleine d'une meute de poètes hurlant des vers.

Mais Cassib s'était trompé en les insufflant, et il se trouva que le poète guerrier déclamaient des « vers érotiques » et que le poète léger chantait des « hymnes au dieu des batailles ».

Cassib, qui pensait toujours à son frère, songea à se débarrasser de Togrul. Il se souvint alors que Zobéide lui avait dit au cours de leur conversation, que la puissance du « vieux de la Montagne », résidait en sa barbe et à tout hasard, il s'arma d'une paire de ciseaux bien affilés, qu'il trouva sur la table d'opération. Ensuite il frappa le sol du pied, à l'endroit magique, et tout à coup, se trouva transporté dans la chambre de Togrul qu'il trouva profondément endormi. Il se jeta sur lui, et avant que le misérable magicien pût reprendre ses sens; au réveil, en trois coups de ciseaux, lui abattit sa barbe; puis il creva les yeux des gardiens-catapultes venus pour l'assommer, et ceux-ci s'enfuirent, en hurlant de douleur.

Désormais maître du château, il le parcourut en tous sens, et découvrit facilement le cachot de Zobéide; il lui enleva ses chaînes, et il allait retourner près de Togrul pour lui faire avouer ce qu'il avait fait de son frère, lorsqu'il se trouva en face de celui-ci, qu'escortait le génie du lac.

Il se jeta dans ses bras et Mohammed lui confia que



LIVRES NOUVEAUX

Histoire. — Littérature. — Beaux-Arts.

Le Règne de Napoléon III (1861), par Imbert de Saint-Amand. 1 vol. in-18, Dentu, 3 fr. 50.

Ce volume est peut-être le plus intéressant de tous ceux que M. Imbert de Saint-Amand a consacrés jusqu'ici au règne de Napoléon III. Et cela tient sans doute, en grande partie, au sujet, car l'année 1861 marque un moment décisif dans l'histoire du Second Empire : c'est le moment où l'Empereur, parvenu à l'apogée de sa puissance, commence à prendre tout à fait au sérieux son rôle impérial, et prépare ainsi sa ruine prochaine. Mais on doit reconnaître que M. de Saint-Amand a mis beaucoup de pénétration, d'adresse, et d'impartialité à discerner les mille petites nuances de cette situation historique, et à nous signaler, sous l'éclat du triomphe de Napoléon, les premiers symptômes de la décadence. Les anecdotes, la chronique mondaine, les descriptions des soirées de Compiègne, tout cela se trouve, ici, subordonné à une idée centrale, qui est de nous faire voir en Napoléon « l'artisan de sa propre perte ». Et de page en page nous assistons au spectacle de ce malheureux souverain s'ingéniant à réaliser des rêves de jeunesse, non seulement irréalisables, mais gros de dangers. Tout au plus, regretterons-nous que M. de Saint-Amand ait cru devoir approuver sans réserve le fameux échec du *Tannhäuser* à l'Opéra, en 1861. Quand il nous dit que, aujourd'hui comme en 1861, « on n'aime dans le *Tannhäuser* que ce qui est de l'ancienne musique », il commet une erreur matérielle des plus fâcheuses ; et il en commet une autre en affirmant que « les morceaux de l'opéra qui plaisent aujourd'hui aux spectateurs sont les mêmes qui furent applaudis en 1861. » Oublie-t-il que la Marche des Pèlerins, applaudie au premier acte, fut impitoyablement sifflée au troisième ?

Histoire de Léon XIII : Joachim Pecci (1810-1878), par Henri des Houx. 1 vol. in-8°, illustré, Ollendorff, 7 fr. 50.

« L'âme d'un pape, à la fin du dix-neuvième siècle, et d'un pape qui a restauré l'école rigoureuse de saint Thomas sans répudier aucun progrès de la science contemporaine, aucune des aspirations politiques et sociales de son temps, quel sujet d'études pour un psychologue ! » Ainsi parle M. des Houx, au début de son livre, et c'est sur quoi personne ne s'aviserait de le contredire. Mais la vérité est que, dans la suite du livre, il s'est assez peu occupé d'étudier cette « âme d'un pape à la fin du dix-neuvième siècle ». Son récit ne nous conduit en effet que jusqu'à l'élection du cardinal Pecci au trône pontifical ; et tout ce qu'il nous apprend sur la généalogie du futur Léon XIII, sur son enfance et sa jeunesse, sur sa nonciature à Bruxelles, sur son épiscopat de Pérouse, tout cela est fort bien documenté, et serait même fort intéressant si nous n'avions pas déjà l'impression de l'avoir appris chez d'autres biographes ; mais tout cela n'atteint pas « l'âme » de Léon XIII, n'étant qu'une longue énumération de petits faits, et qui n'ont pour la plupart qu'une signification toute accidentelle. Le cardinal dont la vie nous est racontée là aurait pu, sur le trône de Saint-Pierre, devenir un Pie IX tout aussi bien qu'un Léon XIII ; et sans doute nous ne saurions exiger d'un biographe qu'il nous fit pénétrer davantage dans l'intimité morale d'un homme qui vit encore, et qui, de plus, se trouve être le pape ; mais nous ne voyons pas, dans ces conditions, l'utilité d'une biographie qui, même consciencieuse et précise autant que l'est celle-ci, ne peut toujours avoir qu'une valeur purement anecdotique.

Œuvres complètes de Paul Bourget. Tome I : Essais de Psychologie contemporaine. 1 vol. in-8°, Plon, 8 fr.

Nous n'avons pas à faire l'éloge de ces *Essais de Psychologie contemporaine* qui ont jadis commencé la fortune littéraire de M. Bourget. Tels ils étaient dans leur format in-18 primitif et chez leur premier éditeur, tels on les retrouvera dans cet imposant in-8°, premier volume d'une nouvelle édition des œuvres complètes de leur éminent auteur. Celui-ci a bien pris la peine de joindre, en appendice à quelques-uns de ses *Essais*, plusieurs petits articles écrits plus tard, et parmi lesquels nous devons signaler une très intéressante analyse des premiers romans de M. Barrès ; mais le texte même des dix *essais* reste ce qu'il était, et nous y voyons toujours M. Bourget s'émerveiller du mysticisme d'Alexandre Dumas fils, ou encore nous présenter le *Journal d'Amiel* comme la plus saisissante expression de l'esprit d'analyse poussé jusqu'au génie. La seule véritable nouveauté de cette nouvelle édition consiste, au total, dans une courte préface où l'écrivain nous informe que la méthode employée par lui dans ses *Essais* n'a plus à ses propres yeux aucune autorité. « La psychologie est à l'éthique ce que l'anatomie est à la thérapeutique. Elle la précède, et s'en distingue par ce caractère de constatation inefficace, ou, si l'on veut, de diagnostic sans prescription ». Et M. Bourget en conclut que désormais le temps est venu pour lui de substituer « l'éthique » à « la psychologie ». Puisse-t-il donc nous offrir bientôt de nouveaux *essais*, qui nous permettent d'apprécier les bienfaits de sa « thérapeutique » !

Les Sonnets de Shakspeare, traduits en français avec une introduction, notes et bibliographie, par Fernand Henry. 1 vol. de luxe in-4°, Ollendorff, 10 fr.

La seule manière de traduire les vers d'un grand poète est de les traduire librement en vers. C'est là un principe que nous avons toujours soutenu, et dont la traduction par M. Henry des *Sonnets* de Shakspeare nous fournit, fort à point, une nouvelle preuve. Nous venons en effet de lire, dans un volume de *Pages choisies de Shakspeare*, une très consciencieuse et très exacte traduction de ces mêmes *Sonnets* : malgré le talent du traducteur, ils nous ont paru profondément ennuyeux. Et au contraire, dans le volume de M. Henry, qui de chacun d'eux a tiré un sonnet français, nous commençons à entrevoir les motifs de leur célébrité et l'attrait qu'ils peuvent offrir aux lecteurs anglais. Nous y sentons, du moins, qu'ils sont l'œuvre d'un poète, que les images y sont subordonnées à un rythme poétique, et que leur signification littéraire n'a d'importance que sous le revêtement de leur forme musicale. M. Henry, d'ailleurs, a pris une peine infinie pour substituer aux vers anglais de Shakspeare des vers français qui fussent de vrais vers. Mais peut-être, lui encore, a-t-il été trop esclave du préjugé qui veut qu'une traduction reste avant tout « fidèle ». Avec un peu plus de liberté dans la traduction, on sent qu'il aurait été plus libre dans sa langue de poète, qu'il aurait évité, en maints endroits, des rimes tourmentées ou des hémistiches inutiles, et que ses sonnets, plus éloignés du texte de ceux de Shakspeare, nous en auraient mieux rendu l'intime beauté.

Les Églises paroissiales de Paris, monographies illustrées, texte par l'abbé A. Bouillet, photographies et gravures de Ch.-G. Petit, 8 livraisons gr. in-8°, Rondelet, chaque 1 fr.

Paris est plus riche qu'aucune ville du monde en belles églises de toutes les époques ; mais peu de personnes s'avisent de les aller voir, et les trésors d'art qu'elles contiennent sont pour la plupart si mal exposés que, lors même qu'on va les voir, on a souvent grand-peine à les apprécier. Louons donc sans réserve l'ingénieuse idée qu'a eue M. l'abbé Bouillet d'explorer et de nous décrire une à une ces vénérables églises trop injustement dédaignées ! Nous aurions seulement souhaité que, ayant eu cette idée, il en poussât plus à fond la réalisation, et qu'il s'efforçât de mieux nous renseigner, par exemple, sur l'origine et sur la valeur des œuvres de peinture et de sculpture que renferment les églises où il nous a conduits. L'énumération un peu sèche qu'il nous fait, en particulier, des remarquables tableaux de Saint-Etienne-du-Mont aurait infiniment gagné à être développée, fût-ce au prix de quelques anecdotes sur le passé de l'église et de son clergé. Mais cette critique ne doit pas nous empêcher de reconnaître que, dans l'ensemble, les monographies de l'abbé Bouillet sont aussi agréables qu'instructives et savantes. Illustrées, en outre, avec beaucoup de goût, elles constituent certainement une des plus précieuses publications artistiques qu'on ait tentées dans ces derniers temps.

Poésies. — Romans.

La Chanson de Jehanne d'Arc, par Clovis Hugues. 1 vol. in-18, Fasquelle, 3 fr. 50.

On a assez l'habitude de ne parler qu'en souriant des vers de M. Clovis Hugues ; et ce sourire s'explique jusqu'à un certain point. Les vers de M. Clovis Hugues ont en effet le défaut d'être improvisés, ou tout au moins de paraître tels ; les rythmes, les images, tout y a l'air de venir un peu au hasard ; et plus ces vers ont de hautes visées, plus on a de peine à les prendre au sérieux. Mais cet improvisateur est, à tout le moins, merveilleusement doué pour l'improvisation. Le flot de ses rythmes et de ses images coule trop vite, et d'un cours trop inégal ; mais l'âme dont il jaillit n'en est pas moins une âme de poète, et à qui n'a guère manqué jusqu'ici que de savoir comment employer ses dons. Le genre du poème philosophique, notamment, ne pouvait qu'être funeste à un talent aussi peu réfléchi ; mais au contraire le genre de la chronique rimée avait les plus grandes chances de lui être favorable ; et le fait est que cette chronique de la légende de Jeanne d'Arc, qu'il nous offre aujourd'hui, s'accommode à merveille de paraître improvisée. Rythmes et images y sont faciles, comme toujours chez M. Clovis Hugues, mais leur facilité même achève de nous rendre facile la lecture du volume, et elle ne nous empêche pas d'y trouver à chaque page de charmantes peintures pleines de fraîcheur, ni d'y goûter un très agréable mélange de familiarité ingénue et d'ardente passion. Personne, depuis Michelet, ne nous a aussi bien parlé de la bergère lorraine ; et peut-être est-ce précisément ce qu'il y a toujours eu d'enfantin dans l'âme de poète de M. Clovis Hugues qui lui a permis d'en parler ainsi !

La Calineuse, par Hugues Rebelle. 1 vol. in-18, à la *Revue Blanche*, 3 fr. 50.

La littérature française du dix-neuvième siècle aurait-elle enfin réussi à réaliser un de ses plus vieux rêves et des plus constants, le rêve de produire, elle aussi, une *Manon Lescaut* ? Car innombrable est la série des héroïnes de roman qui, depuis cent ans, ont essayé de rivaliser avec la vicieuse et charmante maîtresse de Des Grieux : mais les unes manquaient trop de vie et

de réalité, les autres avaient décidément trop de vertu et se trouvaient n'être, en fin de compte, que des Dames aux Camélias ou des Marion Delorme. Aussi ne saurions-nous assez dire la surprise que nous avons eue à trouver dans le roman de M. Rebelle un véritable *Manon*, une créature pour le moins aussi perverse que l'héroïne de l'abbé Prevost, et cependant charmante, irrésistible, gardant à jamais le cœur de tous ceux qui ont eu la mauvaise fortune de s'éprendre d'elle. Et cette nouvelle *Manon*, pour nous rappeler l'ancienne, n'en est pas moins très moderne, un fruit bien authentique de notre corruption parisienne d'à présent. Mais avec tout cela elle ne parvient pas, elle non plus, à nous faire oublier sa glorieuse devancière. Elle est vivante, et réelle, et dessinée avec un art des plus délicats ; mais tout en nous montrant le pouvoir qu'elle exerce sur ses divers amants, l'auteur ne s'est pas mis assez en peine de nous la rendre aimable, à nous aussi, de sorte que le secret de son charme nous échappe. Elle-même, du reste, pour intéressant que soit son portrait, elle nous intéresse d'une façon moins profonde que les deux hommes qui vont, sous nos yeux, se perdant pour elle. *La Calineuse* est comme une *Manon Lescaut* dont le principal personnage serait Des Grieux ; et l'on ne peut s'empêcher de songer que cette transposition du point de vue, chez nos romanciers, est encore un signe des temps, d'autant plus saisissant ici que le beau roman de M. Rebelle atteste, par ailleurs, un très louable retour aux traditions classiques de l'esprit français.

La Maison de Jean Fourcal, par Antonin Mulé. 1 vol. in-18, Fasquelle, 3 fr. 50.

M. Mulé n'est point de ces romanciers qui sacrifient au goût du jour. Sans doute il se sera dit que nous saurions fort bien nous passer d'un nouveau roman d'adultère, tandis que de nombreux lecteurs pourraient se trouver pour s'intéresser aux aventures, aussi émouvantes que simples, d'un pauvre diable de plébéien toulousain qui, fatigué de « trimer » à des travaux de peine fort mal rétribués, se résout à se marier, d'abord, puis à se choisir un état assez dangereux, partant assez rétribué pour le faire vivre ainsi que sa famille, et qui pousse enfin l'ambition jusqu'à vouloir être seigneur et maître chez lui, à avoir une maison à lui, et, pour tout dire, à devenir propriétaire. Et le fait est que la façon dont Jean Fourcal nous raconte ses premiers déboires, ses pitoyables humiliations, ses luttes courageuses, ses folles ambitions suivies d'un succès presque inespéré, cette façon à de quoi nous reposer des fadeurs psychologiques de certains de nos romanciers, par un fonds précieux de verdure morale, de saine gaieté, et de saine gaité. Peut-être, cependant, dans son effort à nous restituer d'une façon véridique cette originale figure d'homme du peuple, M. Mulé a-t-il fini par donner à son livre l'allure d'une monographie sociologique plutôt que celle d'un véritable roman : mais à trop sacrifier à la fantaisie, par contre, il eût risqué de faire perdre à son livre sa robuste originalité, et cette précision et cette franchise qui en font, à nos yeux, le mérite principal.

Divers.

La Nature tropicale, par J. Costantin. 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque scientifique internationale*, Alcan, 6 fr.

Bien que M. Costantin paraisse vouloir attribuer à son livre une portée philosophique, et nous le présente comme pouvant contribuer à l'intelligence des origines et même de l'avenir de notre espèce humaine, le principal intérêt de ce livre est d'un ordre purement descriptif. Nous y apprenons à connaître les diverses variétés des lianes, les anomalies que présentent certaines d'entre elles, la façon dont certaines graines, dans les régions tropicales, se transportent sur des arbres, s'y fixent et y germent, le rôle que jouent dans ces régions les fourmis, l'influence qu'exerce la mer sur la vie végétale et animale, etc. Mais tout cela est pour nous si nouveau, si différent de notre expérience ordinaire, et M. Costantin le décrit d'une manière à la fois si savante et si claire, qu'à défaut d'une signification philosophique bien précise son livre nous amuse à lire plus que ne le ferait le récit du voyage le plus fantaisiste. Les chapitres qu'il consacre, en particulier, aux végétations parasites des régions tropicales et à l'influence de la mer sur la flore des îles abondent en menus traits d'observation pittoresque, dont le seul tort est de nous être trop volontiers présentés comme des arguments en faveur d'une hypothèse biologique un peu bien prétentieuse, tandis qu'ils ont en eux-mêmes, et en tant que particularités locales, suffisamment de quoi nous intéresser.

Ont paru :

ROMANS. — *Au Harem*, par Eugène Joliciere. In-18, Lemerre, 3 fr. 50. — *La Seule Nuit*, par Adolphe Retté. In-18, à la *Plume*, 3 fr. 50. — *L'Épreuve*, par Jean Psichari. In-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — *Emancipées*, par Albert Cim. In-18, Flammarion, 3 fr. 50. — *La Dame du lac*, par Pierre Gauthiez. In-18, Ollendorff, 3 fr. 50. — *Zinka*, par Ossip Schubin, traduit de l'allemand, par M^{me} Charles Laurent. In-18, d^e, 3 fr. 50. — *Le Bréviaire des courtisanes*, par Perdicas. In-18, Simonis-Empis, 3 fr. 50. — *Un Tendre*, par Louis de Robert. In-18, illustré, Borel, 3 fr. 50. — *Gérard et Colette (Les Chercheurs d'or de l'Afrique australe)*, par André Laurie. In-18, illustré, Hetzel, 3 fr. — *L'Ami d'enfance*, par Maurice Montégut. In-18, Ollendorff, 3 fr. 50.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

La vitesse des trains. — Un de nos abonnés nous adresse l'intéressante communication qu'on va lire :

« Dans le dernier numéro de *l'Illustration*, vous passez en revue les vitesses des trains chez les différentes compagnies de chemin de fer et vous vous plaignez que le P.-L.-M. soit en retard sur les autres.

« Le hasard vient de me faire découvrir dans de vieux papiers un horaire du 15 novembre 1862, mais qui ne porte que sur la partie de ligne entre Mâcon et Lyon.

« En le comparant aux horaires actuels, on constate que les trains rapides mettaient 1 h. 10 pour parcourir ce trajet de 72 kilomètres qu'ils font maintenant en une heure juste. Mais, par contre, les express ne mettaient que 1 h. 31 tandis que maintenant il leur faut de 1 h. 33 à 1 h. 37. Quant aux trains omnibus, il leur fallait alors 2 h. 30 ; aujourd'hui, un seul met 2 h. 14, les autres 2 h. 18, 2 h. 32.

« J'ai été très surpris en constatant le peu de changement survenu depuis 37 ans. »

L'école professionnelle d'Hanoï. — Dans un récent rapport, M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, rend compte de la situation actuelle de l'école professionnelle d'Hanoï, qui est en pleine voie de développement et de prospérité.

L'école professionnelle d'Hanoï a été instituée, à l'effet, d'une part, de former des chefs d'ateliers ou des maîtres ouvriers indigènes aptes à seconder les Européens dans les travaux de l'industrie, la construction des bâtiments, les entreprises de travaux publics, etc. ; d'autre part, à concourir au maintien et au développement de l'art industriel indigène dans ses diverses créations, et enfin à préparer la production des objets, aujourd'hui d'importation étrangère, qui peuvent être fabriqués dans le pays, en devenant pour lui une nouvelle source de richesses.

L'enseignement comporte deux parties distinctes : la première, qui a pour base fondamentale le dessin, comprend des cours pratiques à l'usage des ouvriers menuisiers, maçons, serruriers, mécaniciens, etc. ; la seconde a en vue les élèves qui se destinent aux industries d'art, telles que la porcelaine, la laque, le bronze, l'étaim, la broderie et l'incrustation.

Un cours d'agriculture, accompagné de conférences et de leçons pratiques, est, en outre, très fréquenté.

Par la suite, on établira successivement des cours de filature et tissage, de tannerie, de gravure, de comptabilité, etc., et l'on projette d'attacher à l'établissement quelques artistes chinois ou japonais.

Au premier mai dernier, l'école comptait 270 élèves et de nouvelles demandes d'inscription arrivaient chaque jour.

« En résumé, dit M. Doumer, les débuts de l'école professionnelle d'Hanoï ont répondu à l'espoir de ceux qui pensaient que les jeunes indigènes y viendraient avec empressement, désireux de profiter d'un enseignement dont l'utilité a été bien vite reconnue par la laborieuse et intelligente population d'Hanoï. »

Les briques de sable. — Dès 1881, le docteur Michaëlis de Berlin avait démontré que la silice portée à une très haute température se combine avec la chaux vive pour donner un produit très dur résistant aux intempéries et à l'humidité. Cette découverte fut le point de départ de toute une série d'applications pratiques pour la fabrication de pierres artificielles.

Tous ces procédés consistent, en principe, à mélanger dans un malaxeur, de la chaux vive en poudre, avec une proportion variable de sable siliceux et une certaine quantité d'eau. La pâte ainsi obtenue est soumise à une forte pression dans les moules destinés à lui donner la forme qu'on désire, et les objets moulés, au lieu d'être cuits comme les briques argileuses ordinaires, sont soumis, pendant plusieurs heures, en vases clos, à l'action de la vapeur sous pression. Ils sont alors propres à être employés dans les maçonneries. Deux fabrications importantes travaillent, en Allemagne, d'après ce procédé.

M. Olszewski a perfectionné cette fabrication qui présentait certains inconvénients et il est parvenu à produire, en grande quantité, des briques de sable qui donnent une résistance de 230 kilogrammes par centimètre carré et supportent sans se rompre les différences de température les plus considérables.

En Russie, en Pologne, en Allemagne, dans les vastes étendues sablonneuses et incultes du Brandebourg et de la Poméranie, cette industrie tend à se développer.

M. l'ingénieur Gilewicz qui a publié, à ce sujet, dans la *Revue technique de Varsovie*, une étude très intéressante, dit qu'on peut monter une fabrique de ces briques avec un moteur de 4 chevaux seulement, capable de produire 400.000 à 500.000 briques par année, pour 16.000 francs environ ; une fabrique de ces dimensions peut même se transporter sans difficulté, afin de travailler toujours à proximité des endroits où s'exploite la matière première. M. Gilewicz cite une fabrique plus importante, fournissant 10.000 briques par jour et qui aurait coûté à peine 75.000 francs. Le prix de revient des produits dépend naturellement de ceux du sable et de la chaux ; mais il n'est pas douteux qu'on n'arrive par ce moyen à créer dans des contrées incultes jusque-là désertées, une industrie locale, capable de s'opposer à l'émigration et d'amener une prospérité relative.

La colonisation à Madagascar. — Le Gouverneur général de Madagascar vient de faire savoir à l'Administration des colonies qu'à la suite des opérations effectuées en 1897 et en 1898 par les brigades volantes du service topographique, de vastes périmètres de colonisation, divisés en lots d'une superficie variant entre 100 et 10.000 hectares, ont été déterminés et sont tenus à la disposition des personnes qui en feront la demande, dans les conditions prévues par l'arrêté du 10 février 1899, réglant l'attribution des concessions territoriales à Madagascar.

On pourra consulter prochainement les plans de ces lots et les copies des reconnaissances domaniales dans les bureaux de l'Office colonial, Galerie d'Orléans (Palais-Royal) à Paris.

La turbine à vapeur Parsons et les navires à grande vitesse. — M. Charles Parsons a décrit dernièrement, devant l'Association britannique pour l'avancement des sciences, la turbine à vapeur de son invention, qui est appelée, s'il faut l'en croire, à produire une véritable révolution dans la navigation à vapeur. Les avantages que l'honorable M. Parsons reconnaît aux turbines employées comme organes de propulsion, consistent dans la plus grande économie de vapeur, jointe au minimum de poids et à la simplicité du mécanisme. Pour les navires à grande vitesse, la diminution du poids qui a une grande importance, serait de moitié sur les machines à hélice et des deux tiers sur les machines à roues. Au point de vue du confort des passagers, l'emploi des turbines a également l'avantage de supprimer tout bruit et toute trépidation, rendant ainsi la navigation à vapeur à grande vitesse aussi douce que la navigation à voile.

M. Parsons a en vue l'application de son propulseur par turbine à vapeur, aux bateaux qui font la traversée de la Manche entre Dieppe et New-Haven. Il assure qu'on atteindra facilement la vitesse 30 nœuds qui ferait de la ligne de Paris à Londres, par Dieppe, la voie la plus rapide et la plus agréable. Il s'empresse d'ajouter que si ce résultat est pratiquement atteint, rien ne s'opposera à employer des steamers à turbines pour le service de Calais-Douvres où la traversée serait alors réduite à une demi-heure.

Le navire type de 30 nœuds proposé par M. Parsons, pour l'application de sa turbine, serait un steamer de 80 mètres de longueur, de 1.000 tonnes de déplacement et d'une puissance indiquée de 18.000 chevaux.

Le papier photographique en Amérique. — Jusqu'à présent le marché américain, pour les papiers sensibilisés employés en photographie, était resté en grande partie tributaire des fournisseurs européens. Deux grandes fabriques françaises et allemande syndiquées exerçaient même et exercent encore une sorte de monopole sur cet article. Pour s'y soustraire, le syndicat des fabricants de papiers américains vient de décider de soutenir énergiquement la création d'une nouvelle papeterie monstre à Springdale (Mass.), dont le directeur, M. Greenleaf, se propose de fabriquer 2.500 kilogrammes de papier photographique par jour.

Une longue conversation téléphonique. — Les journaux américains rapportent que, récemment, sur la ligne téléphonique à longue distance qui relie New-York à Saint-Louis, une personne a dû payer, pour une seule conversation téléphonique, la jolie somme de 3.575 francs! Le tarif étant de 5 fr. 25 par minute, cela représente, il est vrai, une occupation continue de l'appareil pendant près de douze heures! On se demande quel est le genre d'affaires qui a pu nécessiter un si long entretien, — surtout dans un pays où le temps est de l'argent, — et s'il n'aurait pas été plus pratique et moins coûteux, dans cette circonstance, de faire usage du télégraphe.

La production de l'or depuis quinze ans. — Nous trouvons, dans le 4^e Rapport annuel du directeur des Monnaies et Médailles, le tableau ci-dessous relatif à la production de l'or depuis quinze ans, dans le monde entier.

	Poids en tonnes.	Valeur en millions de francs.
1885.....	163	562
1886.....	160	550
1887.....	159	548
1888.....	166	571
1889.....	186	640
1890.....	179	616
1891.....	197	677
1892.....	221	760
1893.....	237	816
1894.....	273	939
1895.....	299	1030
1896.....	306	1053
1897.....	358	1233
1898.....	438	1508
1899.....	450 (?)	1550

En 1887, le Witwatersrand entra dans cette production pour les 2 centièmes. En 1898, il y est entré pour plus du quart, exactement pour 25,0 0/0, avec une production de 391 millions. Tout compris, le Witwatersrand a déjà livré aux hommes pour deux milliards d'or, sans parler des autres exploitations du Transvaal; et en totalisant les extractions du monde entier depuis quinze ans, on arrive au chiffre de 13 milliards.

La consommation industrielle des métaux précieux. — Il n'est pas possible de connaître, ni même d'évaluer approximativement,

pour tous les pays, ce que l'industrie consomme d'or et d'argent en dehors du monnayage.

Les seuls renseignements réunis par notre administration des Monnaies permettent de faire le classement suivant :

Pour la consommation industrielle de l'or, la France est au premier rang (16.000 kilos par an); puis viennent : l'Angleterre (15.500 kilos), les Etats-Unis (14.000), l'Allemagne (13.200 kilos), la Suisse (8.596 kilos), l'Italie (5.000 kilos), la Russie (4.087 kilos), l'Autriche-Hongrie (2.807 kilos), la Belgique et les Pays-Bas (3.100 kilos). Pour la consommation industrielle de l'argent, on trouve : Etats-Unis (247.779 kilos), Allemagne (150.000 kilos), France (150.000 kilos), Angleterre (140.000 kilos), et Russie (95.000 kilos).

Un singulier fossile. — Dans une couche de terrain permien de Russie, — terrain primaire situé entre e carbonifère et le trias, — M. Karpinski a trouvé une pièce fossile qui est bien de nature à dérouter les paléontologistes.

A première vue, on croirait reconnaître cette petite coquille fossile qui rappelle notre colimaçon vulgaire, et connue sous le nom de corne d'Ammon ou Ammonite.

En réalité, il s'agit d'une série de dents analogues à celles du requin, enroulées côte à côte sur un bandeau de tissu organique en forme de spire.

On peut d'ailleurs dérouler cette spire, qui est élastique, et qui, abandonnée à elle-même, reprend aussitôt son aspect primitif.

A quel animal appartenait cette singulière dentition? Nous n'avons aucune notion d'une forme à laquelle puisse s'adapter un ratelier aussi étrange et dont le fonctionnement même ne paraît pas fort commode.

En attendant de plus amples renseignements que le hasard des découvertes fournira peut-être, M. Karpinski a donné à l'animal hypothétique, porteur dudit ratelier, le nom d'« Hélicoprion ».

Le traitement bactérien des eaux d'égout.

— Si la putréfaction est due à l'action des microbes, la purification des matières putréfiées se fait également par un travail microbien. Il suffit, pour l'obtenir, d'attendre qu'une nouvelle équipe de microorganismes succède aux agents de la première heure, et pousse plus avant l'œuvre de destruction des matières organiques commencée par ceux-ci.

En se basant sur cette loi de biologie des infiniment petits, un hygiéniste anglais, M. Clowes, a imaginé un traitement ingénieux des eaux d'égout, dont il confie la purification aux microbes eux-mêmes.

Dans le système de M. Clowes, les eaux d'égout sont reçues dans un grand réservoir, de manière à couvrir le niveau d'un lit de coke durant trois heures. Pendant ce laps de temps, les bactéries, au contact de l'air contenu dans les pores du charbon, liquéfient toutes les particules organiques en suspension dans l'eau, et oxydent énergiquement les produits de cette désorganisation. On laisse alors écouler l'eau par le fond du réservoir, et on expose à l'air le coke pendant sept heures, pour qu'il s'aère de nouveau. Soit deux opérations possibles dans les vingt-quatre heures.

Si le filtre ainsi formé est jeune, l'eau qui s'écoule ne perd guère par ce traitement que 50 0/0 des matières organiques qu'elle tient en dissolution, et elle s'écoule encore très chargée de microbes; mais après cinq à six semaines, les couches inférieures de charbon forment avec les microbes qui s'y déposent un filtre mécanique excellent — en vertu de ce principe d'hygiène que les microbes ne sont bien retenus que par les microbes — et l'épuration de l'eau peut être considérée comme parfaite.

L'importation et l'exportation du gibier en France. — L'année dernière, les importations de gibier en France ont porté sur une quantité de 62.969 kilos de gibier vivant, d'une valeur de 236.134 francs, et sur une quantité de 1.917.514 kilos de gibier mort, d'une valeur de 5.177.288 francs.

La plus grande partie du gibier vivant nous est venue d'Egypte (2.200 kilos en chiffres ronds), et d'Angleterre (16.000 kilos); mais pour le gibier mort, les envois les plus considérables nous sont arrivés d'Allemagne (524.860 kilos), d'Autriche (470.759 kilos), d'Espagne (299.307 kilos), d'Italie (234.590 kilos), d'Angleterre (125.207 kilos) et de Belgique (111.682 kilos).

Quant à nos exportations, elles ont été très modestes : 10.095 kilos de gibier mort et 6.409 kilos de gibier vivant, à destination surtout des pays voisins : Belgique, Angleterre et Suisse.

Ce que les Champs-Élysées rapportent à la Ville de Paris. — Nous trouvons, dans les détails du dernier Budget, le relevé des revenus que se fait la Ville de Paris, avec les locations d'emplacements et de monuments divers situés sur les Champs-Élysées. Ces revenus atteignent la jolie somme de 289.065 francs.

Parmi les gros loyers, nous rencontrons le Cirque d'Été, qui paye 25.000 francs; le théâtre Marigny, pour 26.000 francs; le Palais de Glace pour 27.000 francs; le Pavillon Le Doyen, pour 17.500 francs; le Pavillon du Cirque, pour 12.000 francs; le Pavillon des Ambassadeurs, pour 29.250 francs; l'Alcazar d'Été, pour 28.500 francs; le Pavillon de l'Horloge, pour 47.725 francs; le Pavillon de l'Élysée, pour 18.500 francs.

Les Chalets d'étalagistes, au nombre de 55, paient de 23 à 60 francs par an; le Théâtre des Marionnettes à un assez gros loyer de 3.080 francs; les Jeux de bagues et Bascules rappor-

tent 4.225 francs; les Fautouils-Balancoires et Balancoires hygiéniques donnent 160 francs; et enfin la concession des voitures à chèvres s'élève à 600 francs.

AGENDA DE LA SEMAINE

Elections départementales. — 12 nov., conseillers d'arrondissement à Lesparre, Pauillac, Saint-Laurent et Saint-Vivien, dans la Gironde (par suite de la démission collective de tous les membres du conseil d'arrondissement de Lesparre) et à Bonnières, en Seine-et-Oise.

La classe de 1898. — Le départ aura lieu aux dates suivantes : le 14 nov., pour les hommes appelés pour un (soutiens de famille, fils de veuve, frères de militaire, étudiants des grandes Ecoles, etc.); les 15 et 16, pour les hommes appelés pour deux ou trois ans. — Pour Paris : 15, conscrits des 4^e, 5^e, 6^e, 8^e, 9^e, 10^e, 13^e, 14^e, 17^e, 18^e, 19^e et 20^e arrondissements; 16, conscrits des autres arrondissements.

La pêche. — 15 nov., fermeture de la pêche du lavaret jusqu'au 31 déc.

Carnet du locataire. — 14 nov., donner congé aujourd'hui avant midi pour déménager le 8 janv. prochain (petits appartements).

A l'Institut. — 17 nov., séance publique annuelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; on y entendra un travail du docteur Hamy sur : « Un Egyptologue oublié, J.-B. Adanson ».

La fin du monde. — C'est le 13 nov., à 3 h. 9 de l'après-midi, que, d'après les calculs du professeur Falb, de Vienne, la terre doit être anéantie par le passage de la comète Jacobini.

Congrès. — Du 13 au 20 nov., à Lille, assemblée générale des Catholiques du Nord et du Pas-de-Calais, sous la présidence de l'archevêque de Cambrai, cette assemblée comprendra quinze petits congrès ayant chacun son autonomie, notamment celui de la Démocratie chrétienne, qui s'ouvrira le 14, sous la présidence du comte Thellier de Poncheville et la vice-présidence de l'abbé Lemire, député. — 12, à Amsterdam, congrès des Socialistes démocrates parlementaires.

Les Léonides. — A partir du 13 nov., essai, très riche cette année, d'étoiles filantes, dans l'orbite de la comète de 1866, découverte par Arago; à cette occasion, les 15 et 16 nov., à 1 h. du matin, ascensions aérostatiques exécutées à l'observatoire de Meudon par le comte de La Vaulx et M. Mallet, accompagnés chacun par deux astronomes.

Monuments et statues. — 12 nov., inauguration, à la Grand-Combe, dans le Gard, par M^{le} de Chevigné, reine du Félibrige, du buste du poète cévenol Mathieu Lacroix, dû à Tony Noël (il y aura un discours de Mistral). — 13, inauguration, dans la cathédrale d'Angers, du monument élevé à Mgr Freppel, dû à Falguière (présidence de l'évêque d'Angers; discours par Mgr Touchet, évêque d'Orléans). — 17, inauguration solennelle, par le khédive d'Egypte, à Port-Saïd, du monument élevé à la mémoire de Ferdinand de Lesseps, dû à Frémiet, à l'occasion de l'anniversaire de l'ouverture du canal de Suez (discours par M. Melchior de Vogüé, au nom de l'Académie française; les fêtes dureront une semaine). — Le sculpteur Ogé vient de terminer la maquette du monument Jacques Cartier, destiné à Saint-Malo et M. de Saint-Marceaux celui de Félix Faure, destiné au Père-Lachaise.

Expositions artistiques. — Au salon des Cent, 31, rue Bonaparte, exposition des paysages de M. Firmin Maglin. — A la salle des dépêches du Théâtre-Antoine, boulevard de Strasbourg, exposition de tableaux de MM. Léo Gausson et Alfred Tourillon. — L'exposition Manet est ouverte au salon Cassirer, à Berlin.

Ventes d'art. — Hôtel Drouot : 14 et 15 nov., 3 h., exposition la veille, 13, salle 3, armes anciennes, bois sculpté, marbres et tapisseries; 15 : lettres autographes provenant de plusieurs cabinets (salle 8); 16 et 17 : bibliothèque d'un amateur, salle 10 (livres anciens et modernes), éditions originales, publications de grand luxe). — A l'étranger : 14, 15 et 16, à Amsterdam, Brakke-Grond, collections Fontein, Smits, Quelhorst et Kruseman (antiquités et curiosités); 15, à Leipzig, 44, Nurnbergerstrasse, collection d'estampes et de livres d'art.

La semaine théâtrale. — D'ici à la fin du mois, nous aurons les premières ou reprises importantes suivantes : à l'Opéra, la *Prise de Troie*, de Berlioz; au Français, la *Conscience de l'enfant*, de M. G. Devore; à l'Odéon, *Chénecœur* (annoncé pour le 11 nov.); à l'Opéra-Comique, reprise de *Proserpine*, de Saint-Saëns; au Vaudeville, le *Faubourg*, de M. A. Hermant; au Gymnase, *Petit chagrin*, de M. Maurice Vaucuire; aux Variétés, reprise de la *Belle Hélène*, aux Bouffes, *Shakespeare*, de MM. Gavault, Fiers et Serpette; à la Porte-Saint-Martin, reprise des *Misérables*; au Théâtre-Antoine, les *Girouettes*, de M. Maurice Vaucuire et le *Père Naturel*, de MM. Depie et Charton; au Palais-Royal, *Coralie et Cie*, de MM. Valabrègue et Hennequin.

Les Facultés. — 13 nov., ouverture des conférences de la Faculté des sciences et ouverture des cours de la Faculté de droit.

Concours du Conservatoire. — 13 nov., concours définitif de piano (femmes). — 14, hautbois, clarinette et basson. — 15, cor, cornet à pistons, trompette et trombone.

Emplois mis au concours. — 13 nov., emplois d'agent-voyer surnuméraire et d'agent-voyer cantonal, à la préfecture d'Ajaccio, et d'agent-voyer cantonal, à la préfecture de Vannes. — 14, session supplémentaire, au ministère de la marine, pour les examens de long cours et de cabotage (brevet de capitaine). — 15, à la maison départementale de Nanterre, quatre emplois d'interne provisoire en médecine et en chirurgie.

Legs Crozatier. — 15 nov., c'est aujourd'hui qu'expire le délai accordé aux ouvriers ciseleurs sur tous métaux, qui désirent concourir pour le prix de 500 francs.

La semaine religieuse. — 11 nov., à l'occasion de la fête de Saint-Martin, apôtre des Gaules, grande procession dans la crypte de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre et vénération des reliques du Saint; à Tours, solennité dans la cathédrale et pèlerinage au tombeau de Saint-Martin. — 12, semaine annuelle de prières pour toutes les Unions chrétiennes protestantes de jeunes gens du monde entier. — A partir d'aujourd'hui, le min'ha israélite ou office du soir est fixé à 4 h. — 15, *Te Deum* à l'église roumaine de la rue Jean-de-Beaupuis, à l'occasion de l'anniversaire du mariage du roi Charles avec Elisabeth de Wied (Carmen Sylva) (11 h.).

Expositions de chrysanthèmes. — Cette semaine, dans la seule journée du 11 nov., à Bar-le-Duc, Dieppe, Abbeville, le Havre, Troyes, Soissons, Voiron, le Mans, Limoges, Sedan. — Le 12 : Avranches, Poissy, Pont-l'Évêque. — Le 15, Vendôme. — Le 16, Lons-le-Saulnier et Béziers. — Toutes ces expositions ne comprennent pas naturellement celles qui sont déjà ouvertes et qui clôtureront le 12, savoir : Rouen, Ribérac, Nantes, Marseille, ainsi que celles, non moins nombreuses, qui clôtureront le 13, savoir : Bourg, Pau, Paris (exposition de la Société nationale d'horticulture de France, aux Tuileries), Cambrai, Beaune, etc. — On n'avait jamais vu pareille éclosion de chrysanthèmes.

Expositions de vins. — 11 nov., ouverture, à Libourne, de l'exposition permanente organisée par le comice viticole et agricole de Libourne. — 12, à Beaune, salle de la Chambre du commerce, vins nouveaux de la Bourgogne, du Beaujolais et du Maconnais. — 13, exposition à Nuits-Saint-Georges de la Société vigneronne. — Du 16 au 26, grande exposition viticole à Béziers, organisée par la Société départementale d'encouragement à l'agriculture. — Le 12, à l'Hôtel-Dieu de Beaune, vente des vins des hospices civils de la ville (17 cuvées de vins rouges, soit 253 hectolitres et 4 cuvées de blanc, soit 29 hectolitres).

Expositions hippiques. — 11 nov., Rochefort-sur-Mer (poulains au sevrage) et Bazas (chevaux-légers de race anglo-arabe et chevaux de remonte). — 12, Angers (chevaux anglo-normands et juments de trait léger et de luxe) et Laigle (poulains et pouliches). — 14, Bergerac (chevaux de toutes catégories).

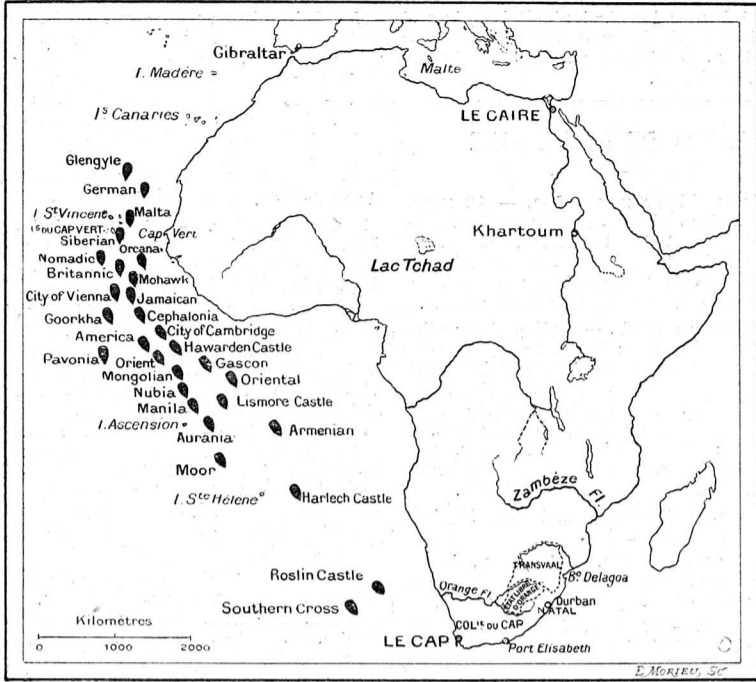
Autres expositions. — Signalons trois expositions d'animaux reproducteurs : le 11 nov., à Boulogne-sur-Mer; le 12, à Bordeaux (importante) et le 16, à Rennes, cette dernière avec expositions annexes de machines, beurres et cidres. — Pendant trois jours, à partir du 14, grande exposition de volailles organisée à Lille par la Société des Aviculteurs du Nord. — 17, exposition de cycles à Sydenham.

Field-Trial d'épagneuls. — Le 15 nov., ouverture du field-trial international pour petits épagneuls servant à la chasse à tir, sous les auspices du Spaniel Club Français, sur les chasses de M. Mairesse, aux Rouches, près de Nonan-le-Fuzelier, dans le Loir-et-Cher.

Les Parlements européens. — Le même jour, 14 nov., ouverture de la Chambre française des députés, des Chambres italiennes, du Reichstag allemand et des Chambres belges.

Mariages et fiançailles. — Comte Jean du Pontavice avec M^{lle} Hay des Nétumières (16 nov.) — M^{lle} Charlotte Wyns, de l'Opéra-Comique, avec M. de Bruijn. — M. A. Rey, architecte d'art, avec M^{lle} Spitzer, la fille du collectionneur bien connu. — M. de Grièges, fils de l'ingénieur principal au chemin de fer de l'Ouest, avec M^{lle} Delarue. — M. C. Gautheret, artiste dramatique, avec M^{lle} Dailly, fille de feu le joyeux comédien. — M. R. de Coral, petit-fils du feu marquis d'Audifret, avec la princesse Ghika, veuve d'un fils du dernier prince régnant de Moldavie. — Comte de Goulaine avec M^{lle} de Lanjuinais. — A l'étranger, on parle du mariage de l'archiduc Franz, héritier du trône en Autriche, avec la comtesse Sophie Chotek, mais il ne faut pas prêter à ce bruit une confiance absolue.

Sports de la semaine. — CHEVAUX : deux courses d'obstacles, à Auteuil, le 12 nov. pour le prix Montgomery et le 16 pour le prix Duquesne; lundi, comme d'habitude, courses à Vincennes (plates); mardi 14 à Colombes; le 15, à Maisons-Laffitte et le 17 à Saint-Ouen. — Courses d'obstacles à Nice les 15 et 17 et courses plates le 12. — AUTOMOBILISME : 12, Course annuelle de côte (10 h. du matin, côte de Chanteloup, près Poissy). — CYCLISME : 12, match Jacquelin-Taylor, au Parc des Princes. — ATHLÉTISME : 12, Prix Gondrand du Racing-Club de France, au Pré Catelan. — ESCRIME : la Fédération belge des cercles d'escrime se réunira en congrès fédéral, à Bruxelles, le 12, sous la présidence du chef d'état-major belge.



l'aménagement de la cabine du mécanicien, qui présente un confortable inconnu généralement ici, et qui est munie de chaque côté d'une porte latérale donnant accès sur un balcon d'où l'on peut attendre en marche et sans danger les organes principaux de la machine. G. C.

L'ACCIDENT DU CHEMIN DE FER DE THOUARS

Un grave accident s'est produit dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre, à Thouars, sur la ligne des chemins de fer de l'Etat. Un train de marchandises, allant de Thouars à la Roche-sur-Yon, a pris en écharpe, à la bifurcation située en aval de la gare, l'espress parti de Bordeaux à 7 h. 45. Deux voitures de ce dernier train ont été culbutées et brisées et cinq voyageurs ont reçu de sérieuses blessures, entre autres M. Cunéo d'Ornano, député de la Charente, qui a une double fracture de la jambe. En outre, le personnel de la Compagnie compte cinq victimes : un mécanicien et un chef de train tués, deux chauffeurs et un garde-frein grièvement blessés.

Les photographies dont nous donnons la reproduction permettent de juger de la violence de la collision par ses consé-

attendait. Comme nous l'avons dit la semaine dernière, la *Belgica*, pour ne pas devancer ce dimanche de fête, avait fait escale à Boulogne-sur-Mer. C'est là qu'ont été prises pour l'*Illustration* les photographies que nous reproduisons. Le 15 avril nous avons publié déjà les portraits des membres de l'expédition antarctique belge et défini les attributions de chacun. Il en manque un aujourd'hui : le lieutenant Danco, qui a péri dans les mers australes, enlevé par une lame. Pour le sauver, le capitaine Lecoq, commandant du navire, s'était jeté à la mer par une température de 12° au-dessous de zéro; ses efforts furent inutiles et c'est miracle qu'il n'ait pas péri également. Le commandant Lecoq a rapporté une jeune lionne capturée dans une chasse en Patagonie et qui est destinée au jardin zoologique d'Anvers.

LA TRANSMISSION DU POUVOIR PRÉSIDENTIEL AU PÉROU

L'événement politique qui vient de s'accomplir à Lima est d'une importance capitale pour le Pérou, la transmission du pouvoir présidentiel s'étant effectuée régulièrement et au milieu de l'ordre public le

LES RENFORTS ANGLAIS EN ROUTE POUR LE CAP

Actuellement toutes les pensées anglaises accompagnent dans leur longue traversée les navires qui portent l'espoir d'une revanche de Dundee et de Ladysmith. La carte-croquis que nous publions répond exactement aux préoccupations de nos voisins, leur donne en quelque sorte une forme matérielle et visible. Elle indique la situation probable des transports au lendemain des victoires des Boers en Natalie.

Ses indications, pour être rudimentaires, n'en ont pas moins un côté impressionnant. Chacune de ces taches noires qui figurent des navires, représente un détachement, un bataillon, un régiment. C'est toute une armée qui vogue sur l'Atlantique, vers des champs de bataille lointains, inconnus de tous ces soldats qui vont se battre pour des raisons qu'ils ne connaissent pas davantage.

M. CHAUDIÉ. — Phot. Ladrey-Disdéri.



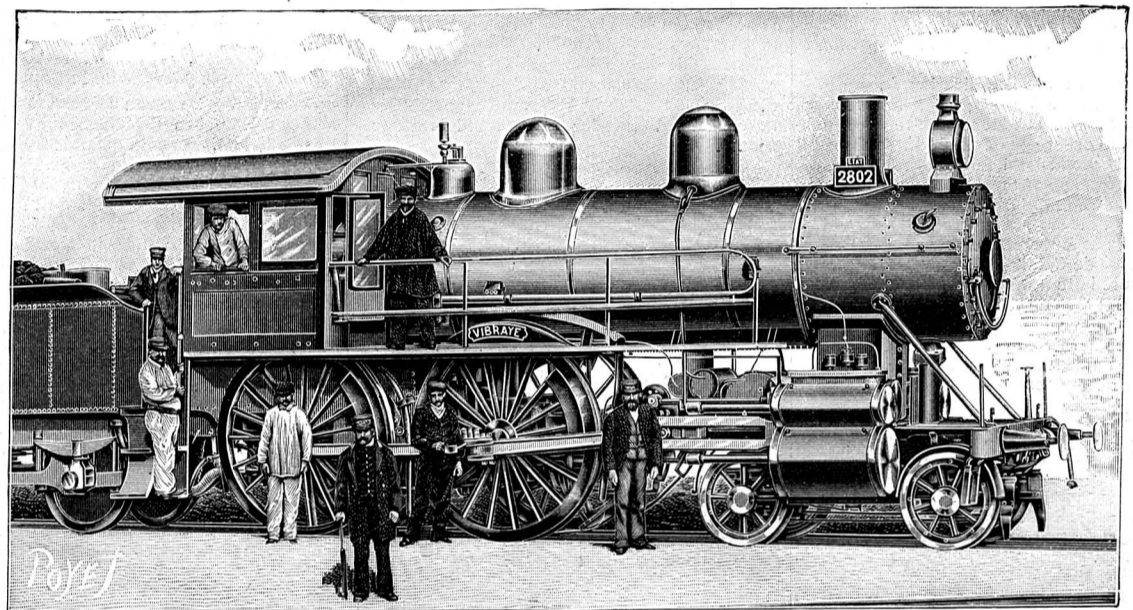
La réorganisation du gouvernement général de la côte occidentale d'Afrique fait l'objet d'un décret du Président de la République en date du 17 octobre.

Cette réorganisation supprime la colonie du Soudan, dont les territoires se trouvent rattachés au Sénégal, à la Guinée française, à la Côte d'Ivoire et au Dahomey. Les régions de Tombouctou et de la Volta seront administrées comme territoires militaires. L'administrateur éminent qui conserve les fonctions de gouverneur général, M. Chaudié, dont nous donnons le portrait, a rempli avec distinction depuis quatre ans ces importantes fonctions.

M. Chaudié s'embarquera le 17 courant pour rejoindre son poste accompagné de M. Ballay, gouverneur de la Guinée française; et du colonel Combe, commandant supérieur des troupes de la côte occidentale d'Afrique.

LES LOCOMOTIVES AMÉRICAINES DES CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Nous avons annoncé, en son temps, la commande faite par l'administration des



La nouvelle locomotive des chemins de fer de l'Etat.

chemins de fer de l'Etat à la maison Baldwin de Philadelphie de dix locomotives à voyageurs à grande vitesse, à roues motrices de 2^m, 10. Notre information, faite à l'époque de la commande, date du 15 avril, et la célèbre firme américaine, fidèle à sa réputation de construction ultrarapide, a déjà commencé à effectuer ses livraisons.

Plusieurs de ces locomotives, arrivées à Bordeaux, depuis plusieurs semaines, en pièces détachées, accompagnées des équipes de monteurs américains, ont été expédiées aux ateliers de l'Etat à Saintes.

Notre gravure représente une de ces puissantes machines dans laquelle on reconnaît de suite la facture américaine. On a seulement, suivant nos usages européens, diminué un peu la dimension de la lanterne d'avant et supprimé le traditionnel chasse-bœufs; en outre, les appareils de choc et de traction sont conformes aux types en service sur les principaux railways d'Europe et dont les « normes » sont fixées par la convention internationale de Berne.

Quatre des machines de la commande qui nous occupe sont à fonctionnement *Compound*, les autres sont à simple expansion. Ce qui frappe tout d'abord, c'est la surélévation de la chaudière, tout à fait détachée du châssis, sans que, pour cela, la stabilité de la machine paraisse en souffrir. Une autre caractéristique de ce type américain réside dans la dimension considérable donnée à la boîte à fumée, qui forme l'avant du corps cylindrique; ce qui amène à reculer la cheminée beaucoup plus qu'on ne le fait habituellement dans les locomotives françaises. Les dispositions adoptées par les Américains ont l'avantage de permettre l'accès de toutes les pièces du mécanisme pour la surveillance, le nettoyage et les réparations. Cette surveillance, ainsi que celle de la voie en cours de route, est encore grandement facilitée par la position et

quences matérielles. Elle a été telle que la machine et les premiers wagons du train de marchandises ont sauté hors de la voie, en bas du talus.

LE PRINCE CHEVKET



Le prince Chevket, fils du feu Sultan Abdul Aziz, vient de succomber à l'âge de vingt-sept ans des suites d'une fièvre typhoïde. Il était né en 1872 à Constantinople; il avait perdu sa mère huit jours après l'assassinat d'Abdul Aziz.

Le prince, dont les idées libérales étaient connues, parlait couramment le français. Sa vie intime et l'organisation de sa maison étaient d'ailleurs réglées à la mode française.

LE RETOUR DE LA « BELGICA »

M. de Gerlache, l'explorateur belge du Pôle Sud, ses compagnons et l'équipage de la *Belgica* sont rentrés dimanche à Anvers où une réception chaleureuse les

plus parfait. Le président sortant, M. de Pierola, a eu la satisfaction de voir sanctionner, par le congrès, le résultat d'une élection libre et pacifique. Son successeur Don Eduardo L. de Romaña est un ingénieur des plus distingués et un administrateur de premier ordre.

M. DOUMER A BANGKOK

Au moment où de graves événements paraissent se préparer en Extrême-Orient — car l'homme malade, ce n'est plus la Turquie, c'est la Chine — il n'est pas sans intérêt de rappeler l'important succès diplomatique remporté par M. Doumer, à Bangkok. A un moment où nos relations avec le Siam étaient loin d'être cordiales, — il y a environ trois mois — le gouverneur général de l'Indo-Chine se rendit à Bangkok, avec une brillante escorte de hauts fonctionnaires et d'officiers, parmi lesquels le général Archinard. Une tente avait été dressée sur le bord du Mékong et l'un des frères du roi et le prince Devawongse, ministre des affaires étrangères, l'y reçurent au nom du roi.

Grâce à l'habileté diplomatique de M. Doumer, toute la province de Luang-Prabang est devenue française, faisant ainsi disparaître cette zone neutre qui était entre nous et nos voisins une perpétuelle occasion de conflits. Il a obtenu également d'autres avantages importants, notamment la remise, entre des mains françaises, des services des travaux publics et d'une partie de ceux de l'instruction publique.

NOTRE SUPPLÉMENT EN COULEURS

Nous donnons dans ce numéro une double page en couleurs. Sujet : *Les Emigrants à la gare Saint-Lazare*.